

Des empires et des hommes,

*

Histoire du monde du XXI^eme au XXXVIII^eme siècle

Livre I
-
L'Empire américain

Alexander Ciaran

I - La décision

En 2022, profitant de ce que les dirigeants Chinois faisaient face à la plus grave crise interne depuis l'avènement de Mao Tse-Toung et de l'avantage stratégique décisif que procurait la mise au point du bouclier antimissile, prenant prétexte d'une intervention unilatérale des Russes en Géorgie, les Américains eurent enfin l'occasion de régler définitivement la vieille rivalité qui les opposait à la Russie et de débarrasser l'Europe de la menace qui recommençait à planer sur elle depuis une décennie. L'armée américaine, sous le commandement du général Purefoy, envahit la Russie par l'Est et l'Ouest. Il ne fallut guère plus de deux mois aux forces des Etats-Unis, appuyées par des contingents d'Europe et du Japon, pour parvenir à Moscou. Victorieuse, l'Amérique du Président Hinds imposa à la Russie d'intégrer l'OTAN et de lui abandonner tout son matériel militaire.

Tirant les leçons des anciennes invasions d'Irak et d'Iran, Hinds lança aussitôt une grande campagne de séduction du peuple russe et n'hésita pas à utiliser d'anciens cadres du pays - du moment qu'ils faisaient allégeance au nouveau maître américain, et nomma Purefoy gouverneur militaire pour seulement six mois, le temps que soient exécutées les exigences de la capitulation.

Deux ans plus tard, auréolé de sa victoire remarquable sur l'ancien ennemi, Purefoy devint le quarante-sixième Président des Etats-Unis d'Amérique.

(...)Lorsqu'en 2030, dans une tentative désespérée pour unifier le peuple chinois, les dirigeants du Parti moribond déclarèrent la guerre à Taïwan, laquelle appela au secours l'allié américain, Purefoy, assuré de la puissance militaire des Etats-Unis, envoya l'armée à Taïwan, commandée par le général Alexander Ciaran, lequel dispersa en deux semaines les forces chinoises d'invasion. Washington entama alors des négociations en vue d'une trêve avec le président chinois Huang Di-Kang, et les forces de Ciaran demeurèrent donc aux portes du vieil Empire du Milieu dans l'expectative.

(...)A peine un mois après la déroute des troupes chinoises, le régime s'effondra sur lui-même de façon spectaculaire, comme un volcan vidé de son magma. Redoutant un démembrement des territoires autrefois soumis au Parti qui risquait de mettre en péril l'économie mondiale, Purefoy ordonna à Ciaran de marcher sur Pékin. Le général s'empara de la capitale millénaire et hissa la bannière américaine sur les toits de la Cité Interdite.

(...) Ciaran, nommé gouverneur militaire pour un an, s'efforça de réorganiser le pays en le plaçant sous l'autorité de l'élite occidentalisée tout en lui préparant des institutions démocratiques.

(...)De retour en Amérique Ciaran, ayant été investi de la candidature par le parti Républicain et soutenu par Purefoy, il succéda à ce dernier comme Président des Etats-Unis en 2032. Glorieux soldat, peut-être plus encore que son prédécesseur, il devait aussi affronter les premières secousses agitant les territoires contrôlés, d'une façon ou d'une autre, par l'Amérique : Europe, une bonne partie du Proche et du Moyen-Orient, Russie, Chine, Japon : la moitié de la planète était désormais suspendue, de fait, aux volontés de Washington et du seul peuple Américain, ce dont s'accommodaient mal ces vieilles nations, ces anciens rivaux ou ces alliés qui commençaient à se croire trop fidèles.

Ciaran, quelques mois à peine après son élection, dût faire face à une vague d'insurrections qui, matées ou apaisées, laissaient en quelques semaines la place à d'autres insurrections, les opérations de restauration de l'ordre faisant apparaître de plus en plus

l'Amérique comme une puissance occupante, malgré le faible nombre de troupes qu'elle déployait dans ces pays...

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

Les gouttes de pluie martelaient doucement la terrasse à l'extérieur du Bureau ovale, et la silhouette du chef de l'état américain se tenait, immobile, devant l'une des fenêtres quand s'ouvrit la porte donnant sur l'aile ouest.

- Vous vouliez me voir, Monsieur le Président ?

Barry Garnehill n'avait jamais l'air enjoué, mais les circonstances n'arrangeaient rien à cela : être le chef de cabinet d'un Président des Etats-Unis n'avait jamais été une sinécure pour personne, et encore moins lorsque, la veille d'un discours sur l'état de l'Union, ladite Union se trouvait dans un tel état. En outre être réveillé précipitamment sur requête du Président à quatre heures trente du matin après une journée de seize heures et seulement trois quarts d'heures de sommeil aurait suffi à rendre pathibulaire la mine habituellement la plus réjouie.

Alexander Ciaran, quarante-septième Président des Etats-Unis d'Amérique, fit face sans précipitation à son plus fidèle compagnon. Son visage était étrangement apaisé après une semaine particulièrement rude : l'écrasement d'une révolte d'anciens militaires chinois dans la région de Xian et dont on avait pensé un temps qu'ils avaient mis la main sur une Bombe égarée lors de la chute du Parti.

- En effet, Barry, acquiesça l'ancien militaire en s'approchant de son chef de cabinet. Une idée m'est venue, et je voudrais vous la soumettre.

Le Commandant en Chef parlait, à son habitude, d'une voix calme et monocorde, sans quitter son interlocuteur des yeux, le scrutant de son regard d'aigle.

- Je vous écoute, Monsieur, fit Garnehill, tentant de dissimuler la lassitude dont il sentait qu'elle appesantissait ses traits.

- Je voudrais que nous revoyions le discours pour demain.

Malgré tous ses efforts, le chef de cabinet ne put s'empêcher de blêmir.

- Je... Je croyais qu'il vous convenait. Vous avez dit que Bob a fait un travail remarquable...

- Bob *a fait* un travail remarquable, Barry. Il a présenté les choses avec style, a décrit toutes les difficultés auxquelles nous faisons face avec l'optimisme nécessaire à pareille occasion, a développé les axes de notre politique en les présentant comme l'évidence même pour un homme sensé...

- Dans ce cas que reprochez-vous à ce discours, Monsieur le Président ? s'enquit Garnehill en haussant les épaules malgré lui.

Ciaran planta son regard dans celui de son ami.

- Cette politique est dépassée, sans ambition, fataliste et vouée à l'échec, lâcha le Président sur un ton parfaitement neutre.

Entendant ces paroles, Garnehill s'affaissa tellement que l'on eut dit qu'il s'était assis.

- Je n'en espérais pas tant, marmonna le chef de cabinet d'un air défait. C'est ce que vous comptez leur dire, au Congrès ?

- Si je ne vous connaissait pas, Barry, je dirais que vous êtes insolent, remarqua Ciaran en esquissant un sourire.

Garnehill leva les yeux vers le Président : il s'était assis sans même s'en rendre compte.

- Excusez-moi, Monsieur le Président, mais je ne vous suis pas : c'est vous-même qui avez fixé les grands axes de notre politique...

- Je sais. Napoléon disait à juste titre qu'un bon stratège doit savoir rire le lendemain de ses plans de la veille. Je l'ai vérifié en Russie au côté de Purefoy et je l'ai vérifié en Chine. Je

sens que c'est à nouveau le moment de changer de stratégie, Barry.

- Napoléon a fini écrasé par tous ceux qu'il avait d'abord vaincu, mais j'ose espérer qu'il avait raison cette fois-là.

Ciaran sourit à nouveau et s'assit en face de son chef de cabinet.

- Soit, vous pouvez douter de Napoléon si vous le souhaitez, mais faites-vous confiance à votre Commandant en chef ?

- Vous savez bien que oui, Monsieur le Président, c'est du reste du monde que je me méfie.

- Vous pensez malgré tout que j'ai tort de vouloir changer de politique ?

- Je pense que le moment est un peu mal choisi : mieux vaut ne pas changer d'attelage au milieu du gué...

- Haha ! fit Ciaran, feignant le ton de la réprimande, vous en recourez à Lincoln pour me dissuader, c'est fort mesquin de votre part.

- Si vous me permettez, Monsieur le Président, je vous trouve de bien bonne humeur pour quelqu'un qui vient de décider que la politique de gouvernement qu'il a choisie est désastreuse...

- Ai-je employé ce mot, "désastreuse" ? fit le Président avec des yeux ronds.

- C'est le résultat de la somme des qualificatifs que vous avez employés, si mes calculs sont exacts, répliqua Garnehill, agacé.

Les deux hommes se regardèrent un instant dans les yeux.

- Voulez-vous que je vous expose mon idée ? demanda finalement Ciaran avec le plus grand sérieux.

- J'en serais honoré, Monsieur le Président, répondit le chef de cabinet.

Au dehors, une pluie battante mouillait les pelouses de la Maison-Blanche, et les parterres de fleurs enveloppés de nuit s'abreuvaient tranquillement de la pure eau du ciel. A quelques centaines de mètres de là, entre les murs de son Memorial, Lincoln en sa statue paraissait réfléchir depuis l'outre-tombe au destin de l'Amérique.

- Eh bien, Barry, que pensez-vous de cela ?

Garnehill était bouche bée, et il lui fallu un instant pour répondre :

- Je ne sais pas trop, Monsieur le Président. Vous... Vous vous rendez compte que vous envisagez la plus grande réforme des institutions de ce pays depuis... Washington !?

- Et cela vous choque ?

Le chef de cabinet haussa les épaules en faisant la lippe.

- Je l'ignore. Je suis plutôt... désarçonné... répondit-il finalement.

- Ah ! Mais savoir créer la surprise n'est-il pas le propre des grands stratèges ?

- Sans doute... Je n'arrive pas à déterminer si nous tenons là une idée géniale ou bien s'il s'agit... d'une folie.

- Seul l'avenir nous le dira, comme tant de fois dans l'Histoire.

- Votre décision est donc prise ?

Ciaran opina lentement du chef.

- Vous vous rendez compte que si l'on n'approuve pas votre projet, il s'agira d'un véritable suicide politique ? remarqua Garnehill.

- Je m'en rends compte, Barry. Mais, voyez-vous, j'ai décidé que je préférerais rester dans l'Histoire comme un fou que comme un brave type impuissant. Mégalomanie d'ancien militaire, peut-être. Allons, retournez-donc dans ce lit d'où j'ai eu l'outrecuidance de vous rappeler.

- Merci, Monsieur le Président, dit Garnehill en se levant.

Il allait franchir la porte par laquelle il avait pénétré dans le bureau quand il fit volte-face.

- Monsieur le Président, et pour le discours ? s'enquit-il.

Ciaran hochait lentement la tête.

- Ma foi, j'ai l'idée générale, alors... j'improviserai, répondit flegmatiquement le Président des Etats-Unis.

Son chef de cabinet acquiesça d'un air bougon avant de quitter définitivement la pièce, refermant la porte derrière lui.

- Mon pauvre Barry, murmura Ciaran pour lui-même. Voilà qui ne va pas vous aider à dormir !

II - Le discours

Le discours sur l'état de l'Union que prononça Alexander Ciaran le 23 janvier 2035 est resté célèbre sous l'appellation "Discours de la Fédération". La plupart des historiens s'accordent à voir dans la résolution qu'il présenta au Congrès ce jour-là l'un des plus audacieux projets politiques jamais proposé par un Président des Etats-Unis et la mesure la plus courageuse depuis l'abolition de l'esclavage par Abraham Lincoln. L'accueil que reçurent ces propositions...

Extrait du Dictionnaire abrégé d'histoire américaine, 13^e édition, 2743 ap J.-C.

- Monsieur le Speaker, le Président des Etats-Unis ! annonça solennellement le House Sergeant at Arms.

Ces paroles résonnaient encore sous les voûtes du Capitole quand pénétra dans l'immense amphithéâtre le Commandant en Chef, qui amena d'un pas déterminé sa silhouette massive de meneur d'hommes derrière le pupitre sous des applaudissements de circonstance.

- Merci beaucoup, fit Ciaran, dont le timbre de la voix était singulièrement plus grave et plus puissant lorsqu'il s'adressait à un large public, habitude prise au cours de sa carrière d'officier.

"Monsieur le Speaker, Monsieur le Vice-Président Norton, membres du Congrès, chers invités, mes chers concitoyens.

Lorsque Georges Washington prononça le premier discours sur l'état de l'Union, le 8 janvier 1790, les Etats-Unis étaient la plus jeune nation du monde, pleine des idéaux de l'Indépendance que nous ont légués les pères fondateurs. L'Amérique s'était dotée d'une Constitution avec laquelle elle a traversé les siècles, gagnant sans cesse en force, en prospérité et en soif de liberté.

Cette liberté, nous avons cherché depuis plus d'un siècle à la répandre partout à travers le monde là où régnaient l'oppression, la dictature. Nous avons vaincu la puissance soviétique qui menaçait l'humanité, nous avons abattu les despotismes qui tenaient sous leur joug corrompu le Moyen-Orient. Là où était la tyrannie, nous avons installé la démocratie. De cela nous pouvons, nous devons être fiers !"

Des applaudissements nourris soulignèrent ces paroles, que Ciaran accueillit avec modestie.

"Certes, reprit le Président des Etats-Unis. Mais comment nous expliquer alors que, partout où nos interventions ont libéré les peuples, des gens nous conspuent, nous haïssent, nous affrontent ? Sont-ce des ennemis de la liberté ? Mais si tel est le cas, pourquoi, lorsqu'ils nous traitent d'opresseurs, reçoivent-ils l'approbation tacite d'une bonne partie de leurs peuples ? Oh, bien sûr, nous pouvons décider de penser que ceux qui nous détestent sont nécessairement des ennemis de la démocratie et de la liberté et que notre devoir est, encore et toujours, de les traquer et de les soumettre, pour le plus grand bien de ces deux idéaux, mais ne serait-ce pas quelque peu arrogant de notre part ?"

Cette fois, un silence absolu répondit aux mots de Ciaran, qui parut satisfait de cette réaction de son public.

“Pourquoi cet anti-américanisme dans l’Europe que nous avons délivrée d’Hitler et protégée face au communisme ? Pourquoi cette méfiance des Russes auxquels nous avons enfin apporté la démocratie que la chute de l’Empire soviétique leur a seulement permis d’espérer ? Pourquoi ce mépris des Chinois auxquels nous avons évité l’anarchie et les guerres intestines ?”

Quelques murmures réprobateurs parcoururent la foule des représentants du peuple américain, mais la plupart des membres du congrès gardèrent un silence gêné.

“Serions-nous devenus l’empire dont nous sommes libérés en 1776 ?” lâcha Ciaran en parcourant d’un regard inquisiteur les premiers rangs de l’amphithéâtre.

Une multitude de regards furent échangés pendant un court instant, toujours dans le plus grand silence.

“Liberté, bien sûr. Démocratie, assurément. Libre détermination des peuples, oui. Tout cela, nous l’avons établi en droit. Mais en fait ?”

Ils y eut des raclements de gorges, des toussotements ennuyés, des hoquets de stupeur. Ciaran poursuivit.

“Mes chers concitoyens, l’Union est forte. Aujourd’hui notre suprématie sur la planète est incontestable, et les décisions prises ici, chaque jour, affectent la marche du monde ; elles affectent plus encore les économies, les institutions, les mœurs, les cultures des trois milliards et demi d’êtres humains appartenant à ces nations sur lesquelles nous avons autorité, par nos interventions passées sur leur sol, une autorité que le temps qui passe, et la conduite de notre politique au cours de ce temps, rend toujours plus directe, plus forte, et aux effets plus immédiats. Aujourd’hui, mes chers concitoyens, Washington gouverne presque directement *la moitié du monde !*”

Une pointe de fierté se fit sentir dans le cœur des membres de l’assistance, et ce sentiment adoucit le mécontentement provoqué par les paroles précédentes.

“Oui, Washington, et donc le peuple américain, gouverne la moitié du monde. Trois milliards et demi d’êtres humains ! Et pourtant, nous ne sommes que quatre cent millions de citoyens américains. Il y a deux siècles et demi, nous proclamions notre indépendance, mais aujourd’hui, un être humain sur deux dépend de nous ! Formidable réussite ! Mais comment la vivrions nous si nous étions parmi les dépendants ?”

Il y eut quelques exclamations offusquées, mais la plupart des membres du congrès conservèrent une attitude réservée.

“Est-ce injuste ? Je ne puis le dire. Mais je suis Président des Etats-Unis d’Amérique, et ce que je peux dire, c’est que cela n’est pas *sain* et cela au sens médical du terme : c’est une affection qui risque de ronger le vaste système que nous avons mis en place, le déstabiliser et, à terme, le détruire. Au nom des pères fondateurs, mes chers concitoyens, il n’est qu’un seul empire que nous puissions désirer, c’est l’empire de la démocratie !”

Quelques personnes applaudirent la formule, mais l’écrasante majorité des représentants et des sénateurs demeurèrent dans l’expectative.

“J’ai combattu comme soldat les ennemis de l’Amérique. J’ai porté ses idéaux comme citoyen. Comme Président, je suis plus que jamais déterminé à trouver la voie correspondant à ces idéaux, et cette voie n’est plus celle que nous suivons actuellement. Nous arrivons à un tournant de notre histoire, mes chers concitoyens, et notre temps nous place devant un choix décisif pour l’avenir de notre patrie et du monde : nous ajouterons-nous à la liste des grands empires de l’histoire de l’humanité, sans plus de grandeur que celle de dominer notre époque, ou serons-nous

la nation qui renoncera à son pouvoir exclusif pour aider l’humanité à s’affranchir ?”

Un murmure d’étonnement indécis parcourut l’assemblée : ils étaient tous surpris.

Ciaran sourit intérieurement.

“Aussi, mes chers concitoyens, très chers membres du Congrès des Etats-Unis, je me présente devant vous aujourd’hui pour demander votre aide, pas seulement en mon nom, mais au nom du salut de notre nation et de ses idéaux : aidez moi à envoyer à tous ces peuples que nous gouvernons le signe de notre amitié et de notre détermination à leur faire partager *notre* liberté, *notre* grandeur. Aidez-moi à les associer au gouvernement *en fait et en droit* ! Ce que je viens vous proposer aujourd’hui, partant du constat que je viens de faire avec vous sur l’état de l’Union, c’est de faire avec ces peuples qui ont reconnu notre suprématie ce que nos états firent entre eux il y a deux cent cinquante ans : fédérons toutes les volontés, prenons la tête du plus grand ensemble humain jamais érigé, fondons avec eux une nouvelle Union !”

Un brouhaha s’éleva alors dans tout l’amphithéâtre, dont nul n’eut pu dire s’il était approbateur ou réprobateur.

“Mes amis, mes chers concitoyens, reprit Ciaran en appelant au calme d’un geste de la main, notre Constitution ne me donne en aucun cas le pouvoir d’engager les réformes que je vous sou mets, et j’ignore même si c’est une réforme que nous devons opérer ou bâtir quelque chose de nouveau au-delà de ce qui est déjà, mais une chose est sûre c’est que sans vous et vos efforts, je ne pourrais parvenir seul à bâtir ces institutions qui nous permettrons, avec nos concitoyens et les citoyens chinois, russes, orientaux et européens, de nous gouverner sans tensions et sans amertumes. Il y aura des discussions, des arguments, des contre-arguments avant que nous définissions le modèle que, demain, nous voudrions mettre en place. Aujourd’hui je vous demande seulement, très chers membres du congrès, représentants du peuple américain, d’approuver la convocation, ici même, à Washington, de représentants de tous les peuples que gouvernait, jusqu’ici, la volonté américaine.”

Des applaudissements partirent des derniers rangs de l’amphithéâtre, qui embrasèrent soudain toute une partie de la salle. Il serait faux de dire que l’enthousiasme fut unanime, car nombreuses furent les mines sombres et les airs effarés, mais Ciaran était satisfait : il avait une bonne base sur laquelle s’appuyer pour faire avancer le projet. Et il y avait trois milliards de Chinois, de Russes, d’Européens, d’Arabes, de Perses. Et il y avait l’armée.

Alexander Ciaran fut l’une des personnalités les plus énigmatiques de l’histoire des Etats-Unis. Aujourd’hui encore, ses motivations demeurent mystérieuses : était-il un grand humaniste ou un arriviste assoiffé de pouvoir, un visionnaire désintéressé ou un calculateur avide, un patriote américain mystique ou un opportuniste habile ? Nul ne le sait, et sans doute fut-il tout cela à la fois. S’appuyant sur les frustrations des peuples clients de l’Amérique, les réseaux des évangéliques messianiques chantres de la destinée immortelle du peuple américain et recourant à l’armée pour disperser les manifestations d’opposants à l’intérieur des Etats-Unis, Ciaran oeuvra pour bâtir le nouveau système exposé lors de son Discours de la Fédération. Quelques jours à peine après avoir annoncé au monde son grand projet et convoqué des représentants de tous les états “vassaux”, l’on vit un peu partout dans ces pays, là où auparavant des foules hystériques brûlaient la bannière américaine en proférant des injures, la liesse populaire s’exprimer autour d’individus brandissant des portraits du Président américain. Certains historiens ont voulu voir dans ces évènements non pas tant des mouvements spontanés que les manoeuvres du nouveau Director of National Intelligence, le jeune et prometteur Pierce Gallagher, mais à ce jour encore rien ne permet d’être catégorique à ce sujet. Réélu triomphalement par le peuple américain en novembre 2036...

Extrait du Dictionnaire abrégé d’histoire américaine, 13^o édition, 2743 ap J.-

C.

III - L’aboutissement

Barry Garnehill, deuxième homme le plus puissant de tout l’Univers, n’en était pas

moins stressé. Lorsqu'on faisait remarquer ce trait de caractère de son chef de cabinet à Ciaran, le Président répondait invariablement que c'était la preuve qu'il était consciencieux.

De son côté, on avait plus d'une fois entendu dire par Garnehill que même lorsque le Président regardait dans le vague il semblait voir plus loin que les autres.

Pierce Gallagher, quant à lui, s'il avait le plus profond respect pour le vieux serviteur de l'Etat qu'était Garnehill, idolâtrait purement et simplement Ciaran dont il admirait tant l'éloquence que la gloire accumulée sur le champ de bataille et la faculté de mener les hommes, lors même que lui n'était qu'un bureaucrate, un fort en thème rompu aux intrigues de couloir et aux analyses statistiques. Il n'était pas très grand, et Ciaran le dépassait d'une bonne tête.

"Mais avec un esprit assez vaste pour contenir trois fois le monde" pensa le Commandant en Chef en observant Gallagher, qui se tenait devant lui.

- Bienvenue à la Maison-Blanche, Monsieur le Président, fit Ciaran en tendant une main à serrer à son admirateur.

- Merci, Monsieur le Président, mais mon élection n'est pas encore faite, fit modestement Gallagher.

- Avec le soutien appuyé que vous a fourni le Président dont l'action est approuvée à quatre-vingt pour cent par nos concitoyens, on peut dire que votre élection est acquise, remarqua Garnehill en laissant échapper un sourire aimable.

- Plus encore que la mienne il y a huit ans lorsque j'étais soutenu par Purefoy ! confirma Ciaran. Quel dommage qu'il ne comprenne pas mon action... Mais enfin, un projet de si grande envergure ne pouvait pas faire l'unanimité, dans l'Histoire une telle chose ne s'est jamais vue.

- Qui pensez-vous nommer au poste de DNI, une fois élu ? s'enquit Garnehill.

- Allons, Barry, vous et moi connaissons assez bien Pierce pour savoir que le Président Gallagher n'aura pas en pratique d'autre DNI que Gallagher lui-même, rit Ciaran.

- Si je puis me permettre, Monsieur le Président, comment appréhendez-vous votre arrivée à la tête du Conseil de la Grande Union ? demanda Gallagher.

- Je pense que tout est encore en grande partie à faire : cette Grande Union n'est pas pour l'heure autre chose que des phrases sur du papier, même si des milliards de gens attendent avec impatience de voir ce qu'elle donnera. Pour ma part je n'aime pas ce nom, Grande Union. Trop pompeux. Fédération me paraissait plus sobre mais, comme vous le savez, il m'a fallu ménager beaucoup de susceptibilités souverainistes, alors...

- L'essentiel est que nous avons fait un grand pas en avant, intervint Garnehill. Souvenez-vous il y a six ans, Monsieur le Président : par moments nous craignions que la moitié du monde que nous pensions contrôler s'embrace contre nous. Aujourd'hui votre oeuvre est acclamée de Washington à ... Ma foi, Washington, puisque l'on peut désormais faire le tour du monde sans quitter la Grande Union.

- A condition de rester dans l'hémisphère nord, corrigea Ciaran.

- Allons bon ! s'exclama le chef de cabinet. Vous ne comptez tout de même pas vous attaquer à l'autre moitié du monde, à présent ?

Les trois hommes éclatèrent de rire.

Soldat par nécessité bien plus que par vocation - il s'était engagé pour échapper à la volonté paternelle - Ciaran effectua l'une des plus glorieuses carrières de l'Histoire et se hissa, à la force du poignet et avec l'aide du destin, au rang des hommes sans lesquels le monde eut pu être différent, si l'on estime que la volonté qui anime les masses humaines n'entraîne pas un déterminisme absolu régissant la marche du monde et sur lequel aucun individu n'aurait de prise.

Son assassinat au moment d'accéder à la toute nouvelle Présidence du Conseil de la Grande

Union ajouta encore à sa légende. Les ultimes paroles que lui attribue l'historiographie semblent montrer qu'il en eut conscience au moment de rendre son dernier soupir : lorsqu'il tomba sous les balles de Karl Baer, un néo-fasciste américain fanatique qui n'acceptait pas l'importance accordée aux anciens vassaux de l'Amérique, il eut ce mot fameux : "Mythique !".

Extrait du Dictionnaire abrégé d'histoire américaine, 13^e édition, 2743 ap J.-C.

IV - La succession

La mort de Ciaran advint assurément au pire moment pour la jeune et fragile Grande Union : encore mal définie dans son essence même, elle se trouvait surtout dépourvue de la personnalité magistrale qui l'avait accouchée tandis que ses plus farouches opposants, eux, étaient encore fortement organisés et menés par un personnage d'envergure : l'ancien vainqueur des Russes et Président des Etats-Unis Walter M. Purefoy, lequel était déterminé à réduire à néant l'ouvrage de son successeur à la tête de l'Amérique.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

Sous les frondaisons d'un chêne centenaire, le pasteur récitait une dernière prière tandis que l'on descendait le cercueil de Ciaran au fond de sa dernière demeure. Une foule comme n'en avait jamais connu le cimetière se massait derrière les grilles, venue pleurer son ancien Commandant en chef qui avait su ramener la paix dans le monde américain, et porter sur sa tombe la peur suscitée par sa soudaine disparition.

La cérémonie achevée, le carré des officiels se dispersa, laissant la place au cordon de soldats en grand uniforme qui devaient encadrer le long défilé du peuple venu se recueillir devant la tombe de Ciaran.

- Bonjour Barry, salua Gallagher en venant marcher à côté de l'ancien chef de cabinet.

- Bonjour, Monsieur le Président, fit Garnehill en lui adressant un bref regard.

Les deux hommes firent quelques pas ensemble en silence.

- Sale journée, hein ? remarqua le nouveau Président.

- Nous avons déjà vécu ce genre de tragédie, le pays s'en remettra, répondit Garnehill en contenant son émotion.

- Le pays, peut-être, mais l'Union ?

Garnehill s'arrêta et fit face à son interlocuteur.

- Vous avez une idée là-dessus ?

- C'est un peu tôt, mais je sais déjà que j'aurai besoin de toutes les bonnes volontés, je n'ai pas n'importe qui en face de moi...

- Purefoy ?

Gallagher opina du chef.

- C'est vous que je veux, Barry, dit le Président.

- Vous me voulez pour quoi ?

- Pour me succéder comme DNI.

Garnehill regarda Gallagher avec stupefaction avant de répondre d'un ton las :

- Monsieur le Président, je vais sur mes soixante-dix ans, je suis trop vieux pour...

- Purefoy aussi va sur ses soixante-dix ans. Ne faites pas celui qui ne voit pas l'ampleur de l'enjeu, Barry, l'interrompit Gallagher avec une étincelle dans le regard. Ce qui se joue actuellement c'est l'avenir de l'Amérique. L'avenir du monde américain. L'oeuvre de Ciaran a ceci d'immense qu'elle devait constituer une transition vers un ensemble américanisé viable ; si Purefoy réussit à anéantir les efforts du général, nous allons nous retrouver avec un

véritable chaos mondial. Vous savez que la révolte grondait déjà lorsque Ciaran a imaginé son grand projet, mais cela n'est pas tout. Le monde a besoin d'une tête, et pour que l'Amérique reste cette tête le projet de Ciaran doit aboutir. C'est le sens de l'Histoire : croyez-vous si ce soit un hasard si depuis trente ans trois présidents sur quatre aient été des généraux ? Petraeus, Purefoy et Ciaran. L'Amérique a besoin d'une forte poigne pour sauvegarder son hégémonie. Je ne suis pas, moi-même, un militaire, mais Purefoy pourrait bien exploiter la tendance pour essayer de revenir au pouvoir.

- Vous plaisantez ? Ce serait contraire à la Constitution ! s'offusqua Garnehill.

- Deviendriez-vous naïf, Barry ? Ciaran a constamment outrepassé ses pouvoirs dans l'indifférence générale durant les trois quarts de sa présidence ! Les résultats comptent beaucoup plus que les principes pour le peuple américain, désormais, et si nous laissons Purefoy convaincre que la Grande Union est dangereuse pour la suprématie ou même l'indépendance américaine, c'en sera fini.

Garnehill opina lentement du chef, le regard dans le vague.

- Venez avec moi à la Maison-Blanche, voulez-vous. Nous serons plus à notre aise pour parler de tout cela.

- Je vous suis, Monsieur le Président, acquiesça Garnehill après un dernier instant d'hésitation. "Je vous suis".

*

La rédaction de la Charte fixant les statuts de la Grande Union posa autant de difficultés qu'en laisse supposer un projet d'une telle envergure. Deux visions s'opposèrent dès la création de la commission de rédaction par Ciaran, rassemblant des membres du congrès américain et des représentants des états soumis à l'hégémonie américaine : la doctrine de l'assimilation et celle de l'agglomération. La première, favorite de Ciaran, aurait consisté à ajouter aux cinquante états fédérés les états vassaux en question, ce qui, en théorie, eût été le plus facile à mettre en place : les nouveaux états fédérés auraient pu conserver telles quelles leurs institutions de l'époque, acceptant simplement l'autorité supérieure de l'Etat Fédéral tout en participant à son fonctionnement. Toutefois cette vision se heurta à deux oppositions, intérieure et extérieure : craignant que Ciaran ne cherchât à diluer la Chambre des représentants et le Sénat avec des élus des nouveaux états fédérés qui lui devraient leur carrière et acquérir ainsi plus de pouvoir qu'il n'en avait déjà, la plupart des membres du Congrès firent barrage à cette option ; de la même manière mais pour des raisons opposées, estimant qu'une telle conception de l'Union accroîtrait encore la prééminence américaine au lieu de la modérer, les délégations étrangères refusèrent ce projet.

La seconde doctrine, dite de l'agglomération, consistait à préserver l'Etat Fédéral américain tel quel, et à fédérer - bien que ce terme fut soigneusement évité au cours des discussions - les états vassaux de l'Amérique autour de ce dernier. Un tel projet s'inspirait évidemment du rêve qui avait été celui de l'Union européenne tout en ayant plus de chances d'aboutir, une primauté étant reconnue aux Etats-Unis (les délégations des autres états acceptèrent cette primauté de principe sans doute parce que les statuts de la Grande Union leur laissait espérer une prise réelle sur la direction des choses en pratique).

En définitive, la Charte institua un Conseil de la Grande Union, composé de cent légats élus au sein des pays membres, le président de ce Conseil devant être élu par les légats et son élection ratifiée par les chefs d'état des deux tiers des pays membres. En cas de vacance de la fonction, le Président des Etats-Unis devait occuper le poste jusqu'à élection ratifiée d'un nouveau Président du Conseil. Théoriquement, donc, la Présidence de la Grande Union était accessible à un non-américain, ce qui permit à Ciaran de vaincre les dernières réticences

quant à ...

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

- Petraeus disait que la solution définitive à un problème était toujours politique.

Dans son large fauteuil de cuir du Bureau Ovale, Gallagher faisait face à l'ancien chef de cabinet de Ciaran. Garnehill eut un sourire nostalgique.

- Xander aussi aimait citer Petraeus. C'était sa référence favorite, juste après Napoléon.

- Cela dit, c'est un problème militaire qui va se poser à nous en premier, Barry.

- Vous pensez que Purefoy va essayer de s'appuyer sur l'armée ?

- C'est une certitude : sa réputation et son aptitude avérée à exercer une fonction aussi importante que la Présidence sont ses meilleurs atouts, et il y a deux types d'auditoires qui seront particulièrement sensibles à ce type d'arguments : ceux qui se demandent d'ores et déjà s'il peut se bâtir une Grande Union sans Ciaran, et l'armée, pour laquelle sa mort a laissé un grand vide, sans parler en outre de ceux déjà acquis à Purefoy.

- Pour ce qui est de l'armée, c'est vous qui en êtes le Commandant en chef depuis que vous êtes arrivé à la Maison-Blanche.

- Je ne suis pas dupe, Barry. Même après avoir vidé les lieux, Ciaran n'a jamais cessé d'être le Commandant en Chef. Je vous l'ai déjà dit : Dave Petraeus, Walt Purefoy, Xander Ciaran : l'armée s'est habituée à avoir de glorieux chefs militaires, ce que je ne suis pas. Et Purefoy va jouer là-dessus.

- Etes-vous sûr de ne pas accorder trop d'importance à cette question de fidélité de l'armée ? Certes, nous avons eu trois généraux présidents, mais il y a eu Hinds, entre-temps, qui n'était pas plus général que vous et moi.

- Lui, au moins il avait servi en Irak, il était l'un des leurs. Moi je n'ai absolument aucune expérience militaire.

- Quand bien même, je ne vois pas en quoi cette succession de généraux à la Présidence impliquerait inexorablement une déviance de la fonction présidentielle qui exposerait un président non issu du même milieu à une probable désobéissance de l'armée...

- La militarisation de la Présidence des Etats-Unis n'est pas la cause du mal, Barry, c'est le symptôme, fit Gallagher en se penchant au-dessus de son bureau. Nous n'avons plus rien qui fasse le poids en face de nous depuis la fin de l'empire Soviétique, et l'apparition du terrorisme n'a été qu'un caillou dans notre chaussure. Il ne faut pas être grand clerc pour constater notre phénoménale expansion territoriale depuis l'attaque de l'Irak. Nous avons conquis la moitié du monde en quarante ans. Depuis la fondation de Jamestown, la montée en puissance du peuple américain a été exponentielle : plus nous avons été forts, plus notre force s'est accrue. Oh, je sais que le terme de conquête est politiquement incorrect, mais comment appeler l'invasion de pays, l'installation de nouvelles institutions complaisantes, la signatures de traités consacrant notre hégémonie et nous permettant d'organiser à notre gré des opérations militaires sur le sol desdits pays ?

- Où voulez-vous en venir ? fit Garnehill d'un air sombre.

- Nous sommes devenu une puissance militaire absolue de toutes entraves, c'est l'armée et non plus notre magnifique et révéérée Constitution qui est devenue le symbole de notre puissance aux yeux du peuple. Cela explique la militarisation de la présidence : le Président doit être avant tout un Commandant en chef.

Gallagher se leva et se mit à faire les cent pas à travers la pièce.

- Purefoy et Ciaran n'étaient pas de simples généraux, c'étaient de grands chefs militaires, charismatiques, dont les succès ont fait la gloire de l'Amérique et ont fait de chaque soldat un héros. Tout cela a modifié l'opinion que le peuple se fait d'un Commandant

en chef. Ciaran a fait un travail énorme, mais sa mort prématurée laisse planer une ambiguïté sur la question de savoir qui fait quoi, qui a vraiment le pouvoir.

- Mais enfin, c'est vous, le Président des Etats-Unis. Elu il y a deux mois à peine...

- Certes, mais qui peut exactement dire l'idée que se faisait Ciaran de l'évolution de la fonction de Président des Etats-Unis en présence d'un Président du Conseil de la Grande Union ? Qui sait les pouvoirs que Ciaran comptait exercer ? Vous savez comme moi que la Charte demeure vague là-dessus.

- Xander savait que seule la pratique pouvait façonner une fonction telle.

- Il savait que je ne le gênerais pas s'il voulait empiéter sur la Présidence des Etats-Unis. C'est pour cela qu'il m'a fait élire. J'aurai surveillé ses arrières en prenant place à la Maison-Blanche, et en gardant un oeil sur tout par la DNI. Le général disparu, c'est légalement moi qui assure l'intérim de la Présidence du Conseil et, si je puis aussi assurer la Présidence des Etats-Unis, je ne peux pas me contenter de mettre un homme de paille à la tête de la DNI. Il me faut un vrai directeur, mais auquel je puisse me fier. Et Ciaran mort, je ne puis me fier qu'à vous, Barry.

- Dans ce cas, Monsieur le Président, j'accepte le poste.

- Je n'en attendais pas moins de vous, Barry. A présent il nous faut mettre au point notre stratégie pour nous assurer la fidélité de l'armée.

- Si vous voulez mon avis, il faut jouer sur l'image de Ciaran. L'armée y sera sensible. Et puis, après tout, vous êtes celui que Ciaran a désigné pour lui succéder à la Présidence. Ce n'est pas rien.

- J'ai effectivement pensé à cela. Je vais faire construire un Ciaran Memorial à Washington, et son inauguration pourrait donner lieu à une grande cérémonie, mais cela ne sera pas avant des mois, et nous ne pouvons raisonnablement pas laisser ce délai à Purefoy pour conspirer.

- Non, en effet opina Garnehill.

Un instant de silence s'écoula pendant lequel les deux hommes méditèrent sur la situation qu'ils devaient affronter.

- Il me vient une idée, Barry, mais je crains qu'elle ne puisse paraître ridicule... fit songeusement Gallagher.

- Dites toujours, fit Garnehill.

*

- ... et vous avez vu ce qu'il a dit lors de son premier discours sur l'état de l'Union, il y a trois semaines ? On aurait dit que c'était la main de Ciaran qui faisait bouger ses lèvres, à ce petit pantin blondinet ! crachait Garton.

- Je sais, acquiesça Purefoy. Toutefois rien ne sert de ressasser, si nous sommes ici c'est pour préparer notre contre-offensive ; nous avons cédé assez de terrain du vivant de Ciaran, profitons du vide laissé par sa mort pour le réoccuper.

- Ciaran n'a jamais eu plus de la moitié des membres du Congrès derrière lui, et ceux qui se sont laissés impressionner par sa personnalité sans vraiment adhérer intellectuellement à son projet constituaient une bonne partie de son soutien... siffla Garton.

- Ce qui signifie que si nous les rallions à notre cause, nous aurons au moins les deux tiers du Congrès avec nous, analysa Chanders.

- Exactement, opina Purefoy, mais nous devons nous mettre en mouvement dès maintenant : plus nous attendrons, et plus cette idée saugrenue de Grande Union sera difficile à déloger des esprits.

- Saugrenue ? dites plutôt écoeurante, s'indigna encore Garton : c'est une insulte aux pères fondateurs que cette Charte qui laisse ouverte la possibilité d'une Présidence des Etats-

Unis qui ne soit plus qu'un poste de sous-chef inféodé à cette absurde Présidence de Conseil, laquelle ne tardera pas à tomber aux mains d'un Chinois, d'un Russe, peut-être même d'un Français !

- Bref, poursuivit Purefoy, j'ai décidé d'entamer une tournée des armées pour montrer aux boys ce qu'est un Commandant en chef, et j'attends de vous pendant ce temps que vous travailliez au corps tous ces sénateurs et représentants indécis, que vous leurs montriez que la Grande Union est une mauvaise voie de laquelle nous devons nous retirer, sans quoi ce sera l'Indépendance arrachée dans le sang et les larmes par les pères fondateurs qui sera, à terme, remise en cause. Cette tâche, Andrews, Chanders, c'est à vous que je la confie.

"D'autre part il s'agira de convaincre le peuple américain que, sans Ciaran, Gallagher n'est pas capable de conduire l'Amérique : il sera bien beau d'avoir avec nous les deux tiers du Congrès mais aucun impeachment n'est envisageable si l'écrasante majorité du peuple y est hostile. Nous n'aurons pas forcément besoin de l'armée pour parvenir à la destitution de Gallagher, ni du peuple, tout ce dont nous avons à nous assurer est l'inertie de l'une et de l'autre, et comme je l'ai dit de la majorité à la Chambre des représentants et au Sénat."

- Pardonnez moi de vous interrompre, mais une fois toutes ces conditions remplies, sur quel motif pourrions-nous introduire une procédure d'impeachment ? s'enquit Andrews derrière ses grandes lunettes.

- Ma foi, la corruption : la création de cette Grande Union n'est rien d'autre que de l'abus de pouvoir à des fins personnelles : la confiscation du pouvoir par un seul individu, répondit Purefoy.

- Vous êtes sûr que cela passera ? Après tout, c'est là l'oeuvre de Ciaran, non de Gallagher, insista Andrews.

- Qu'importent les mots ? Lorsque nous aurons gagné à notre cause les députés de la Chambre et du Sénat, nous pourrions faire passer ce que nous voudrions, s'impatienta Garton.

- Il a raison, Andrews, appuya Purefoy. L'indépendance de la patrie est en péril et nous ne devons pas lésiner.

A cet instant le téléphone portable de l'ancien Président se mit à vibrer bruyamment sur la grande table de bois autour de laquelle étaient assis les interlocuteurs.

- Oui, Purefoy, fit-il en décrochant. Ah, bonjour Monsieur le Président, ajouta-t-il en lançant un regard narquois à ses camarades. Garton émit un hoquet de dégoût en entendant le général prononcer ces mots.

- Oui, je vous écoute... Quel genre de cérémonie ?

Tandis que Gallagher donnait vraisemblablement la réponse à cette question, Purefoy blêmit et ses doigts se crispèrent sur le téléphone.

- Bien sûr, acquiesça-t-il sans enthousiasme. Vous pouvez compter sur moi. Au revoir, Monsieur le Président.

Sur ces paroles fort protocolaires, Purefoy pressa rageusement la touche mettant fin à la communication.

- Que se passe-t-il ? demanda Chanders.

- Cette petite fouine vient de m'inviter à la pose de la première pierre d'un mémorial dédié à Ciaran, à ses victoires militaires et à son oeuvre à la tête du pays, répondit le général entre ses dents.

- La pose de la première... ? Ha ! s'exclama Garton, mais c'est lamentablement ridicule ! Comment diable notre démocratie peut-elle avoir sombré si vite dans la farce la plus... Et vous avez accepté ?

- Que vouliez-vous que je fasse ? Un refus et dès le lendemain de cette lamentable farce, comme vous dites, tous les médias auraient clamé que j'aurais refusé de rendre hommage au héros de l'Amérique.

- Un mémorial ! Finalement le Roi Ciaran aura bien son mausolée, ses humbles sujets

que nous sommes pourrons aller nous recueillir devant sa statue colossale... ironisa encore Garton.

- Je vais y aller... Oh, oui, je vais y aller. Nul doute que l'armée sera bien représentée, c'est pour la mettre dans sa poche que Gallagher utilise le souvenir de Ciaran : lui qui n'a jamais porté un fusil de sa vie ne peut pas se présenter comme un Commandant en chef. Mais croyez-moi, mes amis, s'il pense pouvoir m'obliger à accepter publiquement sa politique, et à reconnaître devant les boys le bien-fondé de cette Grande-Union sous prétexte d'un honneur rendu à Ciaran, il va être déçu. Je vais tellement le remuer qu'il tombera seul de son fauteuil de Président. Ma parole, je vais lui montrer ce que c'est qu'un général américain !

*

- ... et s'il refuse que vous preniez la parole ? s'enquit encore Garton.

- Il ne le pourra pas, fit Purefoy en regardant défiler le paysage à travers la vitre de la berline noire. Je le lui demanderai devant tout le monde, et s'il s'avise de dire non les médias raconteront dès demain qu'il a empêché l'ancien Président et vainqueur des Russes Purefoy de prononcer quelques mots en l'honneur du grand Ciaran : ce serait l'une des plus grandes mesquineries de l'Histoire, de celles qui retournent tout un peuple contre vous. Il n'aura pas le choix.

- Et après ?

- Après nous ferons comme c'était prévu, et dans quelques mois nous le destituerons. Ce sera plus facile après aujourd'hui, c'est tout.

Le véhicule ralentit sensiblement jusque à arrêt complet, et le chauffeur descendit pour venir ouvrir la portière du général.

*

Lorsque Purefoy et le sénateur Garton arrivèrent à la tribune présidentielle, un petit homme trapu aux cheveux blancs et aux traits graves se porta à leur rencontre.

- Monsieur Garnehill ! s'exclama Purefoy, comment vous portez-vous ?

- Comme un homme de notre âge, répondit Garnehill sur un ton neutre.

- Alors vous êtes de la cérémonie, vous aussi ?

- J'arrive juste. Mais je vous en prie, allez prendre place, ne m'attendez pas.

Purefoy acquiesça d'un signe de tête et s'engagea dans l'escalier menant sur les gradins, suivi de Garton qui posait sur toutes choses son regard perpétuellement désapprouvateur.

- Ainsi le vieux Garnehill roule avec Gallagher, ça n'est guère étonnant, remarqua le sénateur.

- Non, en effet, opina Purefoy. Décidément ce petit blondinet de Président ne vit que dans l'ombre de son ancien maître.

Un jeune officier indiqua leurs places à l'ancien Président et à son acolyte, et tandis qu'ils allaient s'asseoir Purefoy se mit comme à l'arrêt.

- Où est le micro ? fit-il en portant le regard à droite et à gauche.

- Quel micro ? fit Garton en toisant avec mépris les gens assis autour d'eux.

- Le micro, le pupitre où Gallagher va faire son discours, demanda vivement Purefoy en saisissant le bras du vieux sénateur, où est-il ?

- Que voulez-vous que j'en sache, il doit être par là, sur le devant de la tribune ...

Les deux hommes passèrent un instant à chercher une telle installation du regard, mais il n'y avait rien, rien que la tribune rassemblant les hôtes de marque, en face d'elle tout un régiment de vétérans des Marines, qui avaient servi sous Ciaran en Chine, déployés en bon ordre, sur la droite le terrain déblayé où devait être érigé le futur Ciaran Memorial et au-delà,

de toutes parts, derrière des grilles, la foule émue des citoyens américains de Washington et d'ailleurs.

- Qu'est- ce que cela signi...

Purefoy fut interrompu par le Marine Band qui se mit à jouer The Halls of Montezuma, l'hymne des Marines. Un bruit de troupe marchant au pas se fit alors entendre venant de la gauche et Purefoy et Garton virent approcher, au milieu des vétérans décorés et derrière le gigantesque porte-drapeau menant le cortège, Pierce Gallagher poussant un chariot doré sur lequel était posée une pierre de deux pieds de long, un de large et dix pouces d'épaisseur.

L'ancien Président des Etats Unis, à cette vue, se laissa tomber sur son siège. Garton s'assit lui aussi et, se penchant vers le vieux général, lui glissa :

- Le ridicule est donc le nouveau caractère de la Maison-Blanche ?

- Ce petit morveux a dû faire de l'exercice toute la semaine pour arriver à pousser ce chariot, fit rageusement Purefoy en retour.

Mais face à eux, les vétérans de Chine acclamaient le passage de la première pierre et du Président Gallagher aux cris de "Ciaran ! Ciaran ! Ciaran !".

Il est souvent difficile, pour ne pas dire impossible, sans le recul de l'Histoire, de dire pour un homme à quel moment un combat est perdu. Sans doute celui de Purefoy était-il perdu depuis le jour même du discours de la Fédération. Sa plus grande erreur, tout général qu'il était, fut de ne pas voir que l'armée était devenue la clé de voûte de l'Empire américain, prenant en cela la place de la Constitution comme plus haut objet de la fierté américaine. Jamais l'ancien Président n'eut l'occasion de mettre vraiment en difficulté Pierce Gallagher, qui avait mieux que tous compris le sens de l'Histoire. L'ancien général ne rallia jamais à son idée les membres du congrès parce qu'il était dépassé : effacé politiquement par le passage de Ciaran et idéologiquement par la simple marche du monde. Il mourut en 2049 à l'âge de 78 ans.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

De l'Union à l'Empire

Parfois les forces qui travaillent la masse humaine sont contradictoires et créent des spasmes historiques : il fallut Marius, Sylla et César avant de voir éclore Auguste. D'autres fois la trame de l'Histoire est plus nette : Napoléon dû ses victoires à la machine de guerre accouchée par la Révolution, le Code civil français était déjà en rédaction avant son avènement : de fait, s'il n'avait point vécu, la course du monde eut été sensiblement la même.

Si la plupart des grands dirigeants de l'Histoire arrivent à s'installer et à se maintenir au pouvoir ce n'est pas parce qu'ils sont plus doués pour l'intrigue, l'éloquence ou qu'ils ont plus de prestance, aptitudes que l'on cite habituellement comme l'apanage des chefs, mais parce qu'ils savent, et c'est le trait commun de tous les génies politiques de l'Histoire - c'est d'ailleurs souvent leur seul génie : une sorte d'opportunisme éclairé - déceler dans quel sens se mouvaient les masses humaines et anticiper ce mouvement, l'accompagner de manière à paraître le conduire : il n'y eut en vérité jamais d'homme qui changea le destin du monde, même Alexandre, Constantin ou Hitler : sans eux la Grèce eût triomphé des Perses, l'Eglise aurait gagné en puissance dans l'Empire romain et l'Allemagne se serait relevée vindicative et agressive. L'Histoire est et sera toujours un phénomène de masse, même si l'Homme aime s'attarder sur de grandes figures, car le rouleau qui se fracasse sur la grève fait plus rêver que les courants qui parcourent les océans. Et pourtant ! Lorsque l'on voit un voilier s'avancer fièrement sur l'onde, l'on est admiratif devant son grément, son étrave effilée, sa voilure ; et l'on oublie qu'il ne va pas plus vite que le vent qui le pousse : son seul mérite est de savoir se placer correctement dans la masse d'air en mouvement. De même les grands chefs de l'Histoire, ceux qui ont semblé modifier le cours des choses n'ont fait que se placer judicieusement dans le flot des événements et cela n'a servi que leur seule gloire ou profit, car avec ou sans eux la course des choses était assurée par l'incalculable force d'inertie de l'Humanité en marche.

Viktor Parsaïl, in *L'inanité de l'individualisme*, 2173 ap J.-C.

I - L'Héritier de Ciaran

Les habiles manoeuvres de Gallagher lui permirent ainsi, lorsque s'acheva son deuxième mandat présidentiel, de briguer le siège de Président du Conseil de la Grande Union qu'il occupait de fait depuis huit ans. Le Conseil, las des rivalités internes et ayant éprouvé la compétence du Président des Etats-Unis durant tout le temps où il avait assuré l'intérim, s'empressa de l'élire tandis que le candidat de Gallagher à la présidence des Etats-Unis d'Amérique, Herbert Smithson, était élu avec un nombre de voix record. Ainsi, huit ans après la mort de Ciaran, les présidences américaine et de l'Union étaient à nouveau occupées par deux individus différents, bien que Smithson ne fût pas censé, de même que Gallagher avec Ciaran, faire autre chose que suivre la voix de son maître. A cinquante-deux ans Gallagher, après avoir triomphé de Purefoy et conservé intact l'héritage de Ciaran, pouvait, en laissant enfin les affaires courantes des Etats-Unis entre les mains d'un administrateur consciencieux, se consacrer pleinement à l'unification et à l'expansion du monde américain.

Henri Sodal, in *Histoire générale de l'Empire américain*, 2630 ap J.-C.

La réception célébrant le 279eme anniversaire de l'Indépendance battait son plein et le

Président Smithson parcourait la foule des invités, serrant des mains, souriant, comme le plus parfait des hôtes. Le ciel de Washington était dégagé et les étoiles brillèrent loin au-dessus des jardins de la Maison-Blanche.

Herbert Smithson avait un charisme certain : portant beau, le sourire d'un adolescent taquin, le verbe adroit, il savait plaire au premier regard et faire en sorte que cette impression ne disparaisse pas, que son interlocuteur fût un fils d'immigré, un agriculteur du Middle-west ou appartint aux classes aisées de la côte Est. Gallagher l'avait choisi pour la Maison-Blanche avec la certitude qu'il saurait emporter l'adhésion du peuple américain et renforcerait ainsi sa propre position à l'intérieur des Etats-Unis. Ce fut d'ailleurs exactement l'effet qu'eut l'élection de Smithson qui se montra un fervent soutien de l'action de Gallagher tout au long des quatre années de son mandat, lequel fut reconduit sans difficulté par les citoyens américains, à une plus large majorité des suffrages que lors du premier scrutin qui l'avait porté à la Maison-Blanche.

Six mois après que le peuple lui eut renouvelé sa confiance, Smithson était plus populaire que jamais et savait jouer sur son image de nouveau Kennedy sans que Gallagher en prît ombrage : la popularité de son lieutenant aux Etats-Unis ne pouvait que renforcer sa propre position tandis qu'il s'occupait partout de renforcer la cohésion de la fédération démesurée qu'était la Grande Union.

- Bonsoir, Monsieur le Sénateur, fit Smithson avec son perpétuel enthousiasme en serrant la main d'Elijah Garton.

- Bonsoir, Monsieur le Président, répondit ce dernier en plongeant son regard d'acier droit dans les yeux de son interlocuteur. Pourrais-je m'entretenir avec vous en privé ?

- Maintenant ? Vous n'avez pas envie de profiter de la fête ? s'étonna le Président en souriant à la galerie et en saluant d'un geste de la main un invité à une dizaine de mètres.

- Oui, maintenant, s'impatienta le vieux sénateur.

Smithson laissa un instant s'effacer de son visage son air enjoué avant de répondre avec un grand sourire.

- Eh bien, venez, je vous en prie, fit-il en montrant la voie à Garton, et tous deux s'écartèrent de la foule, suivis à distance par les agents de sécurité.

Les deux hommes s'arrêtèrent lorsqu'ils furent devenus moins que des ombres sous l'un des arbres séculaires du parc.

- Je n'aime pas beaucoup ces manières, Sénateur, dit Smithson sur le ton de la réprimande. Vous auriez dû dire à Frank que vous vouliez me parler et aller m'attendre dans le Bureau Ovale. Vous ne pouvez pas me réquisitionner ainsi en plein milieu d'une réception...

- Inutile de me faire la leçon, je ne suis pas venu vous demander de baisser une taxe, alors les manières... caqueta le vieux sénateur en pointant un doigt squelettique sur la poitrine du Président.

- Peut-être, mais je préférerais que tous ces gens croient que vous venez effectivement me demander de baisser une taxe, rétorqua Smithson en désignant la foule des invités massés dans la clarté des lampadaires comme des insectes cherchant la lumière. Et pour cela un minimum de respect du protocole est nécessaire. Enfin, ce qui est fait est fait... Que voulez-vous ?

- Agir, répondit Garton avec une lueur dans le regard que le Président décela malgré l'obscurité. C'est le moment ou jamais : Gallagher est au Mexique, empêtré dans les négociations en espérant faire capoter cette espèce d'axe anti-américain, et avec la disparition récente de Garnehill...

- Quoi, en ce moment ? Le peuple américain va crier à la défection tandis que la moitié du monde se ligue contre nous !

- Bien sûr que non ! C'est l'occasion d'expliquer au peuple que le grand projet de

Ciaran est un échec : tous les pays extérieurs à cette idiotie de Grande Union sont en train de se liguer contre la puissance américaine, certes, mais à qui la faute ? A Ciaran et à son avatar Gallagher : ils ont donné au monde l'impression que nous voulions tout régenter, et cela dresse contre nous l'Amérique du Sud, l'Afrique et toute l'Asie du Sud-est. Mais surtout, c'est chaque jour un peu plus le Conseil de la Grande Union, cette assemblée d'étrangers, qui décide de la façon dont doit agir l'Amérique. Avons-nous vaincu les Russes et les Chinois pour être gouvernés par des Russes et des Chinois ? La grogne du monde non-américain met Gallagher en difficulté : il compte sur vous pour l'appuyer, ce qui signifie que si vous lui faites défaut et même le désavouez, cas de figure qu'il est loin d'imaginer, nous pourrions le faire tomber ! Après quoi nous pourrions réformer cette fédération inavouée que Ciaran a voulu créer et sauver l'Amérique de la soumission à ses vassaux...

- Je ne voue pas la même haine que vous à Ciaran, Elijah. Je crois que c'était un vieux roublard qui cherchait seulement à canaliser l'amertume des états soumis à l'Amérique en leur donnant le sentiment qu'ils avaient leur mot à dire. Mon opinion est que c'est Gallagher qui est en train de dénaturer ce grand projet et de renforcer la Grande Union aux dépens des Etats-Unis et non à leur avantage, comme ce devrait être le cas.

- Oui, si vous voulez, mais ça ne change rien à ce que nous devons faire, répliqua Garton avec agacement.

- Au contraire, cela change complètement la façon dont nous devons présenter les choses au peuple américain, dit fermement Smithson. Votre dent contre Ciaran ne doit pas vous faire oublier qu'une écrasante majorité de citoyens américains ont une passion pour la figure du général, et que c'est sur cette passion que Gallagher a fondé sa légitimité, en instrumentalisant la mémoire de Ciaran. Si nous voulons emporter contre Gallagher l'adhésion de nos concitoyens, il faudra leur expliquer que le Président du Conseil trahit la vision de Ciaran et emploie son héritage pour instaurer une tyrannie en lieu et place de la démocratie universelle voulue par le grand général.

- Si vous le dites, fit le vieux sénateur avec un rictus de dégoût. Il va donc falloir porter la crapule au pinacle pour faire tomber le freluquet ?

- C'est de la communication, Monsieur le Sénateur, il faut clamer un message clair si l'on veut qu'il soit non seulement entendu, mais encore qu'il persuade. Attaquer à la fois Ciaran et Gallagher permettrait à celui-ci de se cacher une fois de plus derrière celui-là. Mais nous approprier Ciaran et faire valoir son héritage contre Gallagher, c'est cela la bonne stratégie. C'est ce que vous et Purefoy n'avez jamais compris.

Garton eut un reniflement acrimonieux.

- Je dois donc remercier le Ciel de vous avoir envoyé ?

- Vous ne l'avez pas encore fait ? plaisanta Smithson.

- *Bref*, venons-en au fait, voulez-vous ? Gallagher a la majorité du Congrès avec lui, ce qui signifie qu'il pourra user de l'impeachment pour tenter de vous destituer dès lors que vous vous serez dressé contre lui. La Chambre votera comme un seul homme mais nous avons assez d'influence au Sénat pour éviter à coup sûr la décision de culpabilité, quel que soit le méfait dont vous accusera Gallagher. Vous sortirez blanchi du procès devant le Sénat et, si jamais votre popularité aura entretemps souffert de la procédure, les soupçons du peuple se reporteront sur Gallagher qui sera alors perçu comme un menteur perfide...

- ...alors que j'aurais la stature suffisante pour briguer son siège.

- Cela je ne suis pas sûr que ce soit si évident : Gallagher a trop donné aux représentants du Conseil pour n'être pas assuré de leur fidélité...

- C'est possible mais nous continuerons à jouer Ciaran contre Gallagher : un homme qui se sera conduit avec une telle bassesse contre le Président des Etats-Unis, son propre pays d'origine, ne serait-il pas capable de pire pour se débarrasser des chefs des autres états-membres ? Le grand Ciaran aurait-il fait ce genre de choses ?

- Je suis sûr que oui, grogna Garton.
 - Possible, mais ce n'est pas ce que nous dirons.
 - Et ensuite ? s'impatienta le vieux sénateur.
 - Ensuite les représentants du Conseil seront ravis de pouvoir se défaire d'un Président auquel ils doivent trop pour jouer un autre rôle que celui de chambre d'enregistrement de ses volontés, et cela même si la politique de Gallagher est favorable à leurs pays.
 - Parce que cette petite fouine, comme Ciaran d'ailleurs, préfère l'appui de trois milliards de sujets étrangers à celui de quatre cents millions de bons citoyens américains...
 - Et l'ironie du sort sera qu'il n'aura plus aucun des deux lorsque nous en aurons terminé.
 - Et vous serez élu... fit Garton sans le moindre enthousiasme.
 - Oui, je le serai, acquiesça Smithson. Et nous ferons de la Grande Union ce qu'elle devait être dans l'esprit de Ciaran : un simple prétexte à la domination américaine, son déguisement démocratique.
 - Mais ça, j'imagine qu'il ne faudra pas le dire ? remarqua le vieux sénateur avec aigreur.
- Smithson rit et lui donna une tapota l'épaule.

*

C'est en 2054 qu'eut lieu la grande scission de l'ONU, que l'on considère habituellement comme la fin de la grande organisation internationale. Après des tensions de plus en plus grandes entre monde américain et non-américain depuis la fondation de la Grande Union, l'Organisation des Nations Unies ne supporta pas la crise de la moitié du XXIème siècle. Elle craqua et se divisa en deux blocs : la Grande Union, réclamant l'héritage de la remarquable organisation, conserva le titre d'ONU avec pour membres tous les états soumis à la puissance américaine - la fonction de Secrétaire Général devait d'ailleurs, dès William Cokrane, se confondre avec la fonction impériale de Président du Conseil de la Grande Union ; quant aux états indépendants, ils créèrent une nouvelle entité, l'OMNA, Organisation du Monde Non-Américain. L'historien peut s'étonner de voir un ensemble d'états revendiquant leur souveraineté placer le nom de la puissance dont ils voulaient se détacher dans la dénomination de l'organisation commune, mais cela s'explique très bien lorsque l'on sait l'anti-américanisme qui présida à la création de cette nouvelle organisation internationale et la volonté d'affirmer l'existence d'une alternative à l'influence des Etats-Unis.

Josef Nyker, in De la SDN à l'OMNA, une histoire des grandes organisations de coopération internationale, 2871 ap J.-C.

- Regardez-moi cette petite ordure déloyale, fit Gallagher entre ses dents serrées. Il a bien choisi son moment pour me planter un poignard dans le dos !

Dans le grand salon des appartements de l'ambassadeur des Etats-Unis à Mexico, que le Président du Conseil de la Grande Union occupait depuis son arrivée dans la capitale deux semaines plus tôt, ce dernier et son conseiller spécial suivaient sur le poste de télévision la retransmission du discours prononcé le matin même par Smithson devant les caméras des grandes chaînes.

“ ...cet axe anti-américain que l'on voit apparaître et que le Président du Conseil a promis d'apaiser, il est la conséquence de la dénaturation du grand projet du grand Ciaran : là où le général voulait instaurer la confiance et la liberté, on fait naître la crainte : partout en-dehors de la Grande Union le nom de Gallagher inquiète : la moitié du monde a peur de

notre chef, et ce parce qu'il donne le sentiment que les Etats-unis ne sont plus le pays de la démocratie que Ciaran a aimé. J'ai longtemps essayé de modifier cette politique, mais à mon niveau je n'en ai pas le pouvoir. Aujourd'hui je refuse de laisser agir sans rien dire, car ma crainte de perturber le fonctionnement de la Grande Union est bien moindre que la terreur que j'éprouve à la pensée du monde que Gallagher nous prépare, et je pense qu'il devrait en être de même pour chaque citoyen de la Grande Union, en mémoire des espoirs de Ciaran. Je suis intimement persuadé que l'Union doit changer de présidence, à peine de voir ce grand rêve se heurter à la colère du reste du monde..."

- Vous entendez cela ? Tout ce qui arrive est ma faute, j'ai dénaturé le grand et beau projet de Ciaran ! s'exclama encore Gallagher.

- Bon sang mais qu'est-ce qui lui a pris ? fit Harrington, estomaqué. Un homme que nous avons fait, à qui nous avons tout donné... Il vous doit sa place !

- Oh, ce qui lui a pris n'est que trop évident, John : son mandat expire à la fin de l'année prochaine, et il sait que la seule place au-dessus de la sienne est celle de Président du Conseil de la Grande Union, et que je ne la lui laisserai pas. C'est un arriviste : tant qu'il y a un poste plus haut, c'est celui-là qu'il désire. Comment ai-je pu ne pas m'y attendre ? Et voyez qui est avec lui, le discours terminé : Elijah Garton, l'homme le plus confit dans la nostalgie au monde.

- Que fait-il avec Smithson ?

- Il fait ce que je ne l'aurais jamais cru capable de faire, et voilà encore une erreur de ma part : il est prêt à appuyer quelqu'un qui dit que Ciaran était un héros si cela peut lui permettre de m'éjecter...

- Garton est un raté, un ringard, qu'est-ce que Smithson peut bien vouloir en faire ?

- Se rallier tous les ratés et les ringards, ce qui représente un belle part du Sénat américain actuel, ironisa Gallagher. On peut en rire, John, mais la présence de Garton sur cette estrade est peut-être ce qui m'inquiète le plus dans cette affaire. Le réseau de soutien de Purefoy, dont Garton était l'un des meneurs, était important et influent, et si Purefoy a échoué dans ses manoeuvres c'est parce qu'il était dépassé par la marche du monde, mais Smithson, lui, sait où il va. Voyez : il a compris le phénomène Ciaran comme je l'ai compris, et il veut l'utiliser contre moi comme j'en ai usé contre Purefoy. Contrairement au vieux général, sa popularité est à son faite à l'intérieur des Etats-Unis, et si Garton lui offre son réseau et lui laisse mener la barque... ce qui se passe là est très grave, John.

- Mais alors que...

Harrington s'interrompt sur le geste de Gallagher, qui tendait de nouveau l'oreille vers le poste de télévision.

"... compte inviter l'armée à me rejoindre, en tant que Commandant en chef, et pour cela j'ai spécialement convoqué l'état-major cet après-midi, afin de m'assurer que chaque soldat américain saura reconnaître le véritable héritier de Ciaran."

Harrington vit Gallagher déglutir avant de se tourner vers lui, mais le Président de l'Union ne prononça pas un mot.

- Rentrons-nous à Washington, monsieur ? s'enquit le conseiller spécial.

- Non... Rentrer maintenant...

Gallagher secoua la tête, le regard dans le vague, mais lorsqu'il posa derechef les yeux sur Harrington une étincelle s'y était allumé.

- Nous devons finir ce que nous avons commencé ici. Je dois faire aboutir mes négociations avec Alvarez. Si nous retournons à Washington sans une victoire... Enfin bref, je dois réussir.

- Et nous ne faisons rien pour contrer Smithson ?

- Bien sûr que si : nous lançons la procédure d'empêchement contre lui. Le vote passera facilement à la Chambre, et ce malgré le battage de ce traître. Mais avec Garton à ses côtés, je

ne me fais pas d'illusions sur l'issue du procès devant le Sénat. Nous parviendrons seulement à gagner du temps, mais ce temps nous sera utile ici. Dites à l'ambassadeur que je veux voir le président Alvarez le plus tôt possible. Il n'est plus question de perdre du temps dans ces réceptions fastueuses...

- Sans doute espère-t-il faire grimper les enchères.

- Je n'en sais rien, ce mexicain est plus glissant qu'une anguille. J'ignore ce que nous ferons si je n'arrive pas à... Mais nous aviserons. Allons, veuillez contacter Whitford à Washington. Occupez-vous de Smithson pendant que je me charge d'Alvarez.

- Oui, Monsieur le Président.

*

- Eh bien, qu'avez-vous obtenu de ces messieurs les généraux ? s'enquit Garton en pénétrant dans le Bureau Oval.

- Le silence, et c'est déjà beaucoup. Mais les membres de l'état-major sont loin d'être les plus...agités. J'ai demandé à Cormack de garder un oeil sur les chefs des armées d'Asie, ce sont les plus imprégnés du mythe de Ciaran, et Gallagher leur a tellement donné de privilèges pour les gagner à sa cause à son arrivée au pouvoir qu'il pourrait bien essayer de s'appuyer sur eux.

- Cormack ? Le nouveau directeur de la DNI ? s'étonna Garton en s'asseyant en face du Président des Etats-Unis. Il a succédé à Garnehill, n'est-il pas dévoué à Gallagher ?

- Gallagher était en déplacement à la mort de Garnehill. Ce vieux Barry avait laissé une liste de noms et j'y ai ajouté celui de Cormack, et Gallagher a donc approuvé sa nomination en le pensant recommandé par son vieux compère.

- Je ne vous savais pas si versé dans les coups bas.

- Je me défends. En tout cas vous voyez que nous avons d'excellents atouts dans notre jeu.

- Alors, quelle est la prochaine étape ?

- Gallagher ne semble pas vouloir bouger de Mexico, mais apparemment Harrington a déjà demandé à Whitford de proposer à la Chambre un chef d'accusation sur lequel voter.

- Lequel ?

- Je l'ignore, et cela n'a aucune espèce d'importance, à partir du moment où vous me garantissez que je serai acquitté par le Sénat.

- Je vous le garantis.

- Parfait. Ainsi donc la prochaine étape est celle-ci : je vais me présenter dans trois semaines devant le Conseil pour proposer la destitution de Gallagher.

- Pourquoi attendre trois semaines ? Ne devrions-nous pas battre le fer tant qu'il est chaud ?

- Une chose à la fois. La précipitation ferait penser que nous faisons une sorte de coup d'état.

- N'est-ce pas le cas ?

- Eh bien, autant que je sache, n'importe quel chef d'état de la Grande Union peut présenter au Conseil une motion de censure à l'encontre de son Président, non ?

- Oui, il me semble, acquiesça Garton avec un demi-sourire.

- Dans ce cas nous sommes strictement dans le cadre de la légalité. Il n'y a pas de session du Conseil en ce moment, Elijah. Nous sommes en plein mois de juillet, les conseillers sont dans leur pays pour les plus consciencieux et dans les îles pour la plupart, il fallait le temps de battre le rappel, et écourter leurs séjours en famille - ou avec leurs maîtresses - ne me paraît pas le meilleur moyen de gagner leur faveur.

- Je comprends. Mais n'oubliez pas qu'il ne suffit pas d'être dans le cadre de la légalité

pour abattre des gens comme Gallagher, Herbert. Un peu de célérité aiderait sans doute à la réussite de notre projet.

- Trois semaines est un délai très raisonnable pour réunir le Conseil dans ces circonstances, Elijah. Ne soyez pas pessimiste.

- A votre guise.

- Merci. Retournez donc au Sénat, au cas où Gallagher y commencerait un petit jeu d'influence.

*

Que le lecteur nous en excuse, afin de bien comprendre l'importance géopolitique du Mexique lors de ces événements, il faut ici opérer un retour en arrière. Lorsque Ciaran exposa pour la première fois son projet de Grande Union, le Mexique fut le seul état vassal de la puissance américaine qui le refusa. Cela peut paraître étonnant quand on sait que même la vieille Europe adhéra immédiatement aux idées du général, mais à y regarder de plus près l'historien discerne plusieurs facteurs. Tout d'abord, contrairement aux états qui se rassemblèrent autour des Etats-Unis dans la Grande Union, le Mexique ne dépendait pas militairement de l'Amérique : l'Europe était toute entière dans l'OTAN, l'Orient proche et moyen avait été réorganisé sous la puissance américaine (après son invasion progressive : Afghanistan, Irak, Iran et Syrie, cf supra, chapitre XXIII) dans le premier quart du XXIème siècle et la mouvance islamiste s'était endormie avec la perte de ses bastions et la quasi-disparition des revenus pétroliers, la Chine et la Russie étaient de récents vaincus, et l'un comme l'autre avaient besoin de l'appui et des moyens de Washington pour ne pas sombrer dans l'anarchie.

Ensuite le Mexique était alors depuis deux décennies dans une phase de prospérité économique dûe notamment à un accroissement considérable de ses échanges avec l'Amérique du Sud : la proportion de ses flux commerciaux avec les Etats-Unis avait fortement diminué, ceux-ci s'étant en toutes choses de plus en plus tournés vers l'Asie.

Le dernier facteur, décisif, est sans doute celui de la fierté nationale mexicaine : ce pays avait toujours défendu avec acharnement sa souveraineté face au géant américain qui semblait devoir toujours le couvrir de son ombre, et les circonstances favorables à une émancipation décidèrent en fin de compte les dirigeants du Mexique à refuser d'intégrer la Grande Union.

Le Mexique, durant une dizaine d'années, devint une des puissances du monde non-américain, jusqu'à la crise économique de 2051. Il serait trop long d'en analyser ici les causes, auxquelles des ouvrages entiers d'histoire économique ont été consacrés ; il suffira de dire qu'elle réduisit pratiquement à néant les bénéfices tirés de la longue période de croissance précédente.

Le Mexique était alors un pays ruiné de quelques cent vingt millions d'habitants. L'an 2052 porta au pouvoir le président Carlos Alvarez qui entreprit, face à l'indifférence américaine dont l'attention était confisquée par les affaires de la Grande Union, de se rapprocher des grands pays dont la prospérité se faisait à l'écart du monde américain : l'Union indienne, le Brésil, l'Argentine et quelques autres. Inquiétés par l'ultrapuissance américaine, abritée derrière son bouclier antimissile, virtuellement capable de tous les chantages, ces états projetaient la création d'un bloc solidaire en face de l'Empire de la Grande Union ; l'arrivée dans leur giron de l'ancien partenaire et voisin des Etats-Unis revêtit donc une immense portée symbolique : en ce début de la seconde moitié du XXIème siècle, les regards avisés curieux de l'avenir du monde étaient tournés vers Mexico.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

- Je vous remercie de me recevoir si vite, Monsieur le Président, j'ai conscience de perturber sans doute votre emploi du temps, mais vous comprendrez que je dois m'entretenir de choses cruciales avec vous, dit Gallagher en serrant la main à Alvarez, les deux hommes souriant aux photographes qui se bousculaient presque dans le grand salon du palais présidentiel.

- C'est un honneur pour moi de recevoir le représentant de la puissance américaine, répondit Alvarez, et je suis navré d'avoir dû différer cette entrevue pendant si longtemps, mais ce sommet avec les chefs d'états du Sud était prévu de longue date et je ne pouvais pas m'y soustraire.

Un conseiller du Président Alvarez fit sortir les journalistes de la salle et les deux hommes, demeurés seuls, prirent place l'un en face de l'autre dans de grands fauteuils de cuir.

Le Mexicain était aussi grand et imposant que Gallagher était mince et discret. Il arborait fièrement une grande moustache cendrée, et s'exprimait toujours sur un ton jovial dont l'Américain savait qu'il dissimulait un esprit adroit et extrêmement méfiant, aussi décida-t-il de ne pas s'embarrasser de faux-semblants, maintenant que ses paroles ne risquaient pas de tomber dans une oreille journalistique.

- Voilà bien des paroles aimables, Monsieur le Président, mais nous savons vous et moi que ce sommet est en réalité achevé depuis une semaine et que cette entrevue est plus le fruit de mon entêtement que de votre volonté. Aussi, si vous le voulez bien, j'aimerais que nous allions droit au but et que vous me disiez ce qui vous pousse à oeuvrer à ce traité qui a pour objet d'unir les plus grand pays du monde non-américain dans le but de contrer la puissance et l'influence de votre premier partenaire commercial et allié de longue date... Car j'imagine que ce sont les mêmes raisons qui vous ont conduit à éviter cette entrevue pendant plusieurs jours ?

Le président mexicain eut l'air gêné durant un bref instant, mais ne se laissa pas démonter.

- Eh bien voilà un changement de ton pour le moins brusque. La prochaine fois je dirais aux journalistes de rester !

- Je préfère parler en toute franchise : le temps des non-dits est révolu. Si vous et moi ne discutons pas sérieusement de la situation actuelle et, surtout, si nous ne parvenons pas à trouver un terrain d'entente, alors j'ignore à quel genre de chaos le monde sera destiné.

- Je comprends que vos petits problèmes d'ordre interne vous rendent pessimiste, Monsieur le Président. Toutefois l'horizon est moins sombre de mon point de vue : vous n'ignorez pas que je suis sur le point de signer un pacte avec l'Inde, le Brésil et quelques autres états indépendants qui nous permettra de mettre en place les conditions d'une prospérité commune.

- Et que croyez-vous que l'Inde, le Brésil et "quelques autres états indépendants" pèseront si vous devenez la cible de Washington ?

- C'est une menace ? fit Alvarez sur un ton cinglant.

- Une menace qui pèse sur votre pays et votre peuple, oui, mais qui n'est pas de mon fait.

Le mexicain attendit que Gallagher poursuivît, mais celui-ci garda le silence.

- Qu'est-ce à dire ? demanda finalement Alvarez.

- C'est-à-dire, Monsieur le Président, que l'embarras dans lequel Smithson me met vous amuse peut-être, mais le Mexique a plutôt intérêt à ce que je reste à la tête de la Grande Union et de la puissance américaine.

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

- Oh, je crois bien que si. Vous ne me parleriez pas de ce pacte que vous voulez signer,

de ce traité avec les puissances indépendantes, si c'était une décision irrévocable de votre part que d'engager votre pays sur cette voie. Vous voulez me démontrer que vous n'avez pas besoin de la puissance américaine. Je comprends cette démarche, mais elle est inutile...

- Inutile ? s'emporta soudain le président mexicain. Cela fait fait longtemps maintenant que vous utilisez mon pays pour influencer sur la géopolitique sud-américaine, contre le Venezuela hier, contre le Brésil aujourd'hui. Et en retour, quoi ? Un mur sur notre frontière pour que viennent chez vous juste ce qu'il faut d'ouvriers et de femmes de ménage, une aide financière jetée avec condescendance du haut de votre premier rang mondial. Vous prenez ce qu'il vous faut et pensez que nous nous contenterons de la satisfaction d'avoir été un allié fidèle ! Alors oui, nous sommes prêts à nous passer de la puissance américaine, car chaque jour qui passe son soutien ressemble plus à de l'exploitation. Vous vouliez savoir pourquoi, eh bien voilà pourquoi !

Gallagher hochait lentement la tête.

- Oui, votre amertume est justifiée. Mais c'est précisément pour remédier à cela que je suis ici.

- Vraiment ? Et vous osez dire que vous y songiez déjà avant que ne se profile le danger d'un grand axe anti-américain capable de mettre en danger vos intérêts ? rétorqua Alvarez.

- Monsieur le Président, nous sommes tous les deux des politiciens. Bien sûr que votre attitude nous contraint à revoir la façon dont nous gérons nos relations avec votre pays, mais n'est-ce pas précisément ce pourquoi vous agissez comme vous le faites ? Je sais et vous savez que vous perdriez bien plus que vous ne gagneriez en nous délaissant pour les grands indépendants, mais nous savons aussi l'un et l'autre qu'il coûterait beaucoup plus cher à l'Amérique de voir une grande alliance anti-américaine - avouée ou non comme telle - apparaître en face de la Grande Union plutôt que d'adopter un comportement sensiblement plus généreux vis-à-vis du Mexique. Tout est calcul, Monsieur le Président, mais cela c'est la marche du monde, ni vous ni moi ne pouvons nous en offusquer.

- Dans ce cas j'imagine que vous êtes venu ici avec une offre ? dit Alvarez avec un peu plus de précipitation qu'il ne voulait en montrer.

- C'est exact. Je vous offre d'intégrer la puissance américaine.

- Plaît-il ?

- Intégrer la puissance américaine. Devenir un état membre de la Grande Union.

- C'est bien ce qu'il me semblait avoir compris. Nous avons refusé ce projet de Grande Union il a quinze ans. Le peuple mexicain tient à sa souveraineté. Je ne vais pas soumettre définitivement mon pays au vôtre !

- Au contraire, je vous propose de devenir partie prenante dans la gestion des affaires américaines : en demandant à intégrer l'Union, demande que j'accueillerai avec joie, vous gagnerez des sièges au Conseil et aurez ainsi un moyen direct de faire entendre votre voix et d'influer de l'intérieur, avec les institutions de la Grande Union pour levier, sur la politique du monde américain. Vos réticences et votre décision de ne pas vous joindre à la Grande Union à sa création étaient compréhensibles en 2040, même si le Mexique fut le seul pays reconnaissant l'hégémonie américaine à ne pas adhérer au projet de Ciaran, mais aujourd'hui n'est pas il y a quinze ans : vous avez pu observer que le Conseil est un organe actif et doté d'une autorité tout à fait réelle. La Grande Union tient ses promesses. En outre vous bénéficierez d'aides généreuses pour développer votre économie, comme c'est déjà le cas de la Chine et de l'Orient.

- Plus généreuses que celles que vous nous versez actuellement ? demanda le Mexicain avec une ironie mêlée d'intérêt.

- Sensiblement : j'envisage depuis quelques temps de diminuer fortement le budget américain de la Défense, qui n'a plus de raison d'être si élevé alors que nous avons établi la

plus grande paix sur le monde depuis sans doute l'avènement du genre humain. Cela représentera plusieurs centaines de milliards de dollars d'économies. Les Etats-Unis seraient alors en mesure de vous verser... disons... 85 milliards de dollars par an pendant dix ans.

Une lueur apparut dans le regard d'Alvarez tandis qu'Harrington ouvrait des yeux ronds comme des balles de ping-pong.

- C'est une jolie proposition, mais vous ne semblez pas avoir sur les affaires internes de la Grande Union, et en particulier des Etats-unis, le contrôle que vous évoquez.

- Vos doutes ne me surprennent pas. Smithson est un problème dont je ne nie pas la gravité, mais vous devez comprendre qu'il est autant le vôtre que le mien. Il veut me renverser, inutile d'essayer de nous le cacher, mais cela signifierait pour vous non seulement que ma proposition ne tiendrait plus, mais bien d'autres dangers pour le monde : Elijah Garton soutient Smithson. J'ignore si vous savez de qui il s'agit mais il ne fait pas partie des américains les plus ouverts : il a été un fervent opposant à la Grande Union parce qu'elle mettait fin à l'exclusivité du pouvoir américain.

- Eh bien ?

- Le projet de Ciaran tient ses promesses, comme je vous l'ai dit, et nous commençons à en récolter les premiers fruits, notamment économiques, mais la Grande Union demeure fragile, elle est jeune, elle n'a pas encore assez vécu pour que ses opposants du premier jour aient disparu, et ce sont les pires, car ils sont persuadés que l'on peut revenir en arrière. Si Smithson prend ma place, ce sont eux qui arrivent au pouvoir, et s'ils ne bazardent pas carrément tout ce que nous avons bâti, ils en feront un instrument de puissance, je vous laisse imaginer ce que cela signifie.

- Vous noircissez le tableau pour me vendre votre idée, fit Alvarez en remuant sur son siège.

- Vous seriez prêt à parier l'avenir de votre pays là-dessus ? répliqua Gallagher en plantant son regard dans celui du mexicain. Vous devez vous décider vite.

Alvarez retourna son regard à Gallagher, puis jeta un coup d'oeil à son conseiller, en retrait, qui eut un léger hochement de tête.

- D'accord pour l'intégration, opina Alvarez.

- Vous ne regretterez pas cette décision, approuva Gallagher sans faire montre du moindre soulagement.

- Mais comment comptez-vous faire approuver la demande d'intégration de mon pays alors que Smithson veut demander votre destitution lors de la prochaine session du Conseil de l'Union ?

- Eh bien j'userai de mon privilège de Président du Conseil pour parler le premier et mettre aux voix votre demande d'intégration. Un tel succès politique fera tomber sa petite conspiration à l'eau.

- Ma foi, il semble que vous connaissiez votre sujet, fit Alvarez, retrouvant soudain son air jovial coutumier.

- J'aime à le penser. Et si vous me permettez, Monsieur le Président, afin d'ajouter un peu de spectacle à votre adhésion à la Grande Union, j'ai une dernière faveur à vous demander...

*

- 85 milliards !? s'exclama Harrington aussitôt la portière du véhicule officiel refermée derrière lui. 85 milliards par an pendant dix ans ?

Il était évident qu'il avait retenu cet éclat de voix depuis le moment même où Gallagher avait énoncé sa proposition.

- Je vous rassure, John, je ne les prendrai pas dans votre poche, répondit ce dernier,

pince-sans-rire.

- C'est plus de la moitié du montant de l'aide à la Chine et c'est supérieur à celle versée à tout l'Orient !

- Nous les augmenterons, si cela vous chagrine. La diminution du budget de la Défense va mettre à notre disposition assez d'argent pour nous permettre d'être aussi généreux, et peut-être même de baisser les impôts à l'intérieur des Etats-Unis, histoire de faire quelque chose de populaire, pour une fois. Et puis, je vous rappelle que ces 85 milliards sont le prix de nos têtes aujourd'hui...

- Si ma pauvre mère était encore en vie, je suis sûr qu'elle serait fière de moi...

- C'est exactement pour ce genre d'analyses que je vous ai pris comme conseiller spécial.

- Monsieur le Président, nous avons fait à Alvarez des promesses que nous sommes incapables de tenir avec Smithson à la Maison-Blanche... En tant que Président du Conseil vous n'avez pas de prise directe sur les finances des Etats-Unis dès lors que notre homme de paille n'en est plus un ! Comment utiliser comme arme notre victoire diplomatique ici dès lors qu'elle est illusoire tant que Smithson est au pouvoir ? Ce problème est un serpent qui se mord la queue !

- Eh bien il ne nous reste qu'à découper le serpent, et c'est tout le sens de ma dernière requête auprès d'Alvarez. En arrivant à l'ambassade vous contacterez le général Adlebridge à Camp Pendleton.

- Comment comptez-vous le convaincre de vous obéir ? En tant que militaire américain, il est sous le commandement de Smithson.

- Ce n'est pas moi qui vais le convaincre. Alvarez s'en chargera. Une invitation de ce genre, ça ne se refuse pas.

- Mais il informera Smithson...

- Dans un mois Smithson sera retenu par son procès en destitution devant le Sénat. Il ne pourra pas s'incruster. Il apparaîtra comme le président retenu par une procédure d'impeachment tandis que l'entrée triomphale des Etats-Unis au Mexique sera de mon fait. Dès lors je pourrais me débarrasser de lui sans trop de difficultés et nous aurons alors les moyens de tenir notre promesse envers Alvarez. Je ne suis peut-être pas un grand chef militaire comme Ciaran, mais je sais coordonner les mouvements de mes pions sur un échiquier.

Harrington regarda un instant le Président de l'Union avec stupéfaction.

- Vous voulez dire... C'était calculé ?

Gallagher eut un petit ricanement malicieux, presque enfantin.

- Vous parliez de votre mère... La mienne disait que le talent d'une bonne cuisinière était de savoir évaluer deux choses : les proportions et le temps de cuisson.

Harrington sourit à son tour.

- Alors bon appétit, Monsieur le Président.

Le vote de l'intégration du Mexique à la Grande Union, qui portait un sérieux coup à l'axe anti-américain, fut une victoire majeure de Gallagher et rejeta Smithson au rang de comploteur sans vision, d'autant que l'entrée triomphale de Gallagher dans Mexico au côté d'Alvarez, suivis d'un cortège de soldats mexicains et américains - les premier et cinquième régiments de Marines de Camp Pendleton, que Gallagher avait fait venir de Californie sans que Smithson pût s'y opposer - fit apparaître le Président du Conseil comme le chef naturel et incontestable de la Grande Union. Gallagher utilisa ce prestige immense - on le surnomma l'Héritier de Ciaran - pour éliminer politiquement son ancien homme de confiance et faire voter par le Conseil un amendement à la Charte faisant de son Président le Commandant en chef de toutes les forces armées des états-membres et lui accordant à ce titre des prérogatives

pour créer et gérer un budget général des armées, qui devait rapidement devenir un budget général de la Grande Union...

Phailop Sowig, in Les Dictateurs, 3210 ap J.-C.

II - L'obstacle indien.

Après l'annexion du Mexique par la Grande Union en 2055 s'ouvrit une période de forte prospérité économique à travers tous les territoires soumis à la puissance américaine : les aides fournies par les Etats-Unis permirent cette embellie économique générale, de même que la suppression des frontières à l'intérieur du monde américain. Mais il faut noter qu'elle se fit, non sans doute aux dépens, du moins à l'écart du reste du monde car l'Amérique, enivrée par son succès mexicain, espérait sans doute contraindre par des manoeuvres économiques d'autres états à demander leur rattachement à la Grande Union, et de fait à se soumettre aux volontés de Washington.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

- Elle est en retard, non ? s'enquit Zane.
- Non, répondit Gallagher. Son arrivée n'est pas prévue avant dix minutes.
- Et vous allez l'attendre ici, Monsieur le Président ? s'étonna Zane en désignant la piste d'atterrissage qui s'étirait devant eux, entre deux carrés d'herbe jaunie par le froid.

- Tout juste. Nous n'allons pas aller nous promener ailleurs pour dix minutes. L'air est bon, et ce n'est pas tous les jours que j'ai dix minutes pour méditer. Alors nous allons attendre ici, répondit le Président du Conseil de la Grande Union, adossé à la portière close de la limousine présidentielle.

Un instant de silence s'écoula avant que Zane ne reprit la parole.

- Vous croyez vraiment que cela va changer grand-chose ? Je veux dire, cette visite ? Vous m'avez dit que vous n'aviez pas l'intention de lui offrir quoi que ce soit ?

- Non, en effet.

- Alors pourquoi l'avoir invitée à cette rencontre ?

- Ce n'est pas parce que je n'ai pas l'intention de lui offrir quoi que ce soit que je n'ai pas de proposition à lui faire, même si je doute qu'elle l'accepte : les Indiens ont gagné leur indépendance bien plus récemment que nous, et ils y sont très attachés.

- Alors pourquoi la faire venir, Monsieur le Président, et pourquoi l'attendre ici dans le froid ?

Pour la première fois depuis le début de la discussion, Gallagher posa son regard froid mais non antipathique sur la personne de son jeune conseiller.

- Mais parce que c'est mon rôle, Dick, en tant qu'homme présidant aux intérêts de la puissance américaine. Et puis vous exagérez, il ne fait pas si froid que cela...

- Avec tout le respect que je vous dois, Monsieur le Président, il fait cinq degrés Celsius et nous n'avons pas de manteaux !

- Eh bien, voilà qui semble donner raison à tout ceux qui disent de moi depuis des années que je suis glacial comme la banquise, fit Gallagher avec une ébauche de sourire. Ah, John, alors, quelles nouvelles ? ajouta le Président de l'Union en avisant son bras droit grisonnant qui approchait.

- L'appareil devrait atterrir dans cinq minutes.

- Parfait, pile à l'heure, donc.

- Ne voulez vous pas vous mettre dans la voiture, en attendant, Monsieur le Président ? Vous y aurez moins froid...

- Mais pourquoi diable voulez-vous tous que j'aie froid ? s'agaça Gallagher. C'est à

cause de mon âge, c'est cela ? Bon sang, je suis certain que si Ciaran avait atteint les soixante-seize ans il n'aurait pas conservé une aussi bonne constitution que la mienne !

- Oui... Excusez-moi, Monsieur le Président, fit Harrington.

Une nouvelle minute s'écoula, les deux conseillers du président dansant d'un pied sur l'autre pour se réchauffer tandis que Gallagher scrutait les nuages.

- A propos, Monsieur le Président, Lifkins n'était-il pas censé être présent aujourd'hui ? Après tout un chef d'état étranger vient en visite sur le territoire américain, n'est-il pas dans ses prérogatives...

- Les prérogatives du Président des Etats-Unis d'Amérique sont ce que je dis qu'elles sont, vous l'apprendrez, Zane, répondit Gallagher sans quitter le ciel des yeux. Lifkins est le quatrième président que je fais, et depuis l'affaire Smithson je préfère éviter de laisser trop de champ à mes hommes de paille, même pour soigner l'apparence. De toute façon, les gens y prêtent de moins en moins attention : le peuple américain a appris à m'aimer pour moi-même, avec le temps, et semble très satisfait de me voir toujours là où je suis.

Harrington opina d'un hochement de tête, et parcourut les alentours déserts du regard.

- Autrefois nous aurions dû placer des barrières et des gardes en faction tous les cinq mètres pour tenir les journalistes à distance d'un tel événement, et aujourd'hui ce n'est pas plus médiatisé que si je venais chercher ma tante à l'aéroport, remarqua le bras droit de Gallagher.

- Rendez grâce de ce que les médias ne s'intéressent plus guère qu'aux résultats sportifs, à la météo et aux chiens écrasés, John. C'est ce qui nous permet de gouverner correctement la puissance américaine. Et les populations sont plus rassurées, ce qui est bon pour l'économie, répondit le Président de l'Union. En outre, Mme Razilesh n'aurait pas apprécié d'être reçue en trop grande pompe, elle m'aurait accusé de vouloir l'impressionner... Oh, mais il me semble que notre invitée arrive !

En effet, l'avion de la Présidente indienne venait d'apparaître dans le ciel de Washington et descendait lentement sous la voûte des nuages.

Quand l'appareil se fut posé et que la passerelle de débarquement eut été amenée jusqu'à son flanc, le Président Gallagher et ses conseillers virent apparaître, derrière une grande et belle indienne à l'élégance féline, une petite femme d'une cinquantaine d'années, replette, vêtue d'un tailleur blanc et d'un chemisier noir.

- Voici notre tigresse du Bengale, constata Gallagher.

*

Sahila Razilesh fut sans doute le seul adversaire qui fut réellement à la hauteur de Pierce Gallagher. Surnommée parfois la "Tatcher indienne" elle fut, par le poids qu'elle gagna sur la scène internationale, et surtout par l'influence qu'elle acquit dans tous les pays non soumis à la puissance américaine, bien plus que cela : en présentant une alternative crédible au monde américain, elle donna un coup d'arrêt sinon définitif, du moins décisif, à l'expansionnisme d'un empire qui semblait destiné à régir la vie de chaque être humain vivant.

Josef Nyker, in Les grandes figures du monde non-américain, 2867 ap J.-C.

Après un échange courtois, la présidente indienne et le Commandant en chef de la puissance américaine furent conduits jusqu'au palais de la Grande Union dans des véhicules séparés, comme l'exigeait le protocole. Arrivés dans le temple de la domination américaine, Gallagher et Razilesh se rendirent dans les quartiers du Président.

- Madame la Présidente, vous me voyez ravi de vous recevoir aujourd'hui, dit Gallagher

en prenant place dans un fauteuil de cuir en face de la dame de fer indienne. J'espère que cette rencontre sera l'occasion de détendre quelque peu les relations entre votre pays et la Grande Union.

- Vous voulez dire entre l'Amérique et la moitié du monde qui n'est pas sous son contrôle absolu ? attaquait aussitôt Razilesh. Elle s'exprimait avec ce délicieux accent des anciens colonisés de l'Empire britannique mais son ton était aussi cassant que son propos.

- Ma foi, c'est une façon de voir les choses un brin partisane, fit Gallagher en dodelinant de la tête. C'est peut-être l'impression que l'on a hors de la Grande Union, mais dans les faits je ne suis pas sûr que les Chinois, les Européens, les Russes qui ont connu le monde au début du XXIème siècle aient ressenti dans leur vie quotidienne l'installation de l'autorité américaine sur leurs pays. Ils vivent comme avant, à ceci près qu'il n'y a plus de querelles de clochers d'un Etat à l'autre : le Conseil de la Grande Union gère tout ceci de manière harmonieuse, et le monde connaît la plus grande période de paix depuis l'apparition de l'humain.

- Vous voulez dire que *vous* gérez tout ceci. Les peuples que vous avez soumis croient peut-être encore à l'illusion de démocratie que vous maintenez, mais nous savons bien, nous les indépendants, quel est le prix de votre soi-disant paix : une totale obédience à l'Amérique.

- C'est une vision partielle de la vérité : certes la démocratie paraît peut-être quelque peu bridée, mais nous avons préservé ses seuls traits vraiment nécessaires au bonheur des gens : les libertés individuelles n'ont pas été entamées : même la liberté d'expression existe toujours... Bref, si vous me permettez j'aimerais en venir à l'affaire qui vous a conduit ici : l'explosion de votre budget militaire.

- Eh bien quoi ? L'invincible Amérique a-t-elle peur lorsque nous décidons d'améliorer nos défenses ?

- Non, mais en tant que premiers artisans de la paix mondiale, nous nous inquiétons lorsque quelqu'un semble préparer une guerre.

- Principal artisan de la paix mondiale ? Depuis la fin de la Guerre Froide, vous êtes devenus les spécialistes de la guerre d'agression : en Irak, puis en Iran et en Syrie, en Russie, en Chine. Aujourd'hui vous dominez la moitié du monde, et vous lorgnez visiblement sur l'autre moitié. Alors oui, l'Inde estime devoir se prémunir contre vos visées expansionnistes.

- Allons, Madame la Présidente, un peu de sérieux, fit Gallagher. Vous savez comme moi que le budget militaire des Etats-Unis est passé de 1200 milliards de dollars sous Ciaran à moins de 500 milliards de dollars aujourd'hui. Nous avons drastiquement diminué notre budget militaire pour soutenir l'économie mexicaine, rebâtir l'économie chinoise endommagée par les luttes internes et mettre en place un vaste plan de développement du Moyen-Orient qui s'est trouvé ruiné par l'obsolescence des ressources pétrolières - soit dit en passant, puisque vous nous accusez d'être des impérialistes avides qui pillent les richesses de pauvres africains sans défense, je vous ferais remarquer que toute la région de la Syrie à l'Afghanistan nous coûte beaucoup plus cher qu'elle ne nous rapporte. Je ne vois pas en quoi vous vous sentez menacée.

- Je sais que vous êtes un homme habile avec les chiffres, Monsieur le Président, mais en Inde aussi nous savons compter : certes le budget militaire des Etats-Unis a diminué de plus de la moitié depuis que vous dirigez la Grande Union, mais le budget militaire total de l'Empire américain avoisine les 1700 milliards de dollars, ce qui signifie que, malgré vos propos lénifiants, le budget militaire réel américain continue sa constante progression. En outre, vos citoyens, vos entreprises continuent de faire preuve d'un impérialisme incroyablement arrogant en venant piller les richesses minières de l'Afrique, comme si vous n'étiez pas déjà assis sur un tas d'or avec les sous sols de Chine et de Russie. Vous vous imposez sur les marchés du monde entier en nous fermant ceux de la Grande Union. Vous pouvez toujours dire que vous ne prétendez pas soumettre les états encore indépendants, mais

tous vos actes montrent que vous faites comme si le monde entier vous appartenait, or laissez-moi vous rappeler une chose : il y a huit cent millions d'habitants en Amérique du Sud, plus d'un milliard en Afrique, près d'un milliard et demi dans mon propre pays et encore quelque cinq cent millions en Asie du Sud-Est, c'est à dire en tout près de quatre milliards d'être humains qui vivent en dehors de votre empire et qui ont, eux aussi, besoin de ressources. Vous avez un bouclier antimissile, la plus forte armée du monde et vous agissez en tout comme si tous devaient vous obéir naturellement, alors ne soyez pas étonné de nous voir fourbir nos armes : nous ne nous laisserons pas envahir comme la Chine.

Durant toute sa tirade Razilesh n'avait cessé de regarder droit dans les yeux le Président de la Grande Union.

- Je suis heureux que vous abordiez ce sujet, opina Gallagher presque avec bonhomie. Voyez-vous, l'invasion de votre pays - ou de tout autre pays - n'est absolument pas dans nos perspectives, et je vous rappelle au passage que nous n'avons envahi la Chine que pour lui éviter la plus atroce des guerres civiles. Non, l'Amérique n'aime pas faire couler le sang, et elle n'aime pas non plus dépenser sottement l'argent en course aux armements inutile. Si vous voulez pour vous-même la protection du bouclier antimissile et l'ouverture de tous les marchés de la Grande Union, vous n'avez qu'à faire comme le Mexique et demander à intégrer la Grande Union.

- Le Mexique n'avait pas le choix : vous vampirisiez tant sa main d'oeuvre que ses marchés, exactement comme vous le faites avec nous.

- Si nous faisons la même chose avec vous et que vous estimez pouvoir refuser, alors pourquoi le Mexique n'aurait pas eu le choix ? En acceptant vous obtiendriez des sièges au Conseil et vous pourriez influencer la politique...

- Ne me proposez pas le marché de dupe avec lequel vous avez déjà berné les Mexicains ! Je vous l'ai déjà dit : je sais qui a vraiment le pouvoir dans votre Grande Union. mon peuple a déjà été colonisé une fois, cela lui a suffi ! Et vous osez après cela m'assurer que vous ne prétendez pas soumettre le monde entier à votre joug ? J'ai accepté de vous rencontrer aujourd'hui pour vous faire savoir que, si nous sommes très critiques sur la façon dont vous menez vos affaires, nous n'avons pas l'intention de vous agresser. Laissez l'Inde en paix, et nous ne vous toucherons pas. N'essayez pas d'interférer dans la politique intérieure de mon pays, et vous n'aurez jamais à affronter les armes dont, effectivement, nous nous munissons pour nous défendre.

Gallagher toisa un instant la Présidente indienne.

- Ma foi, si vous n'êtes pas séduite par ma proposition, c'est votre droit de la rejeter, opina finalement le Commandant en chef américain.

L'entrevue prit fin.

*

- Adrika, veuillez contacter Shandra et lui demander de préparer une réunion de l'état-major dès notre retour à New Delhi, ordonna Razilesh à son assistante aussitôt après que son appareil eût décollé du sol américain.

- Dois-je lui préciser quel en sera l'objet, Madame la Présidente ? s'enquit la jeune femme.

Le Chef de l'Etat indien hésita un instant avant de répondre.

- Dites-lui simplement que le temps de la démonstration est venu.

*

Il était 4 h 30 du matin.

Gallagher pénétra dans la salle de crise d'un pas encore très énergique pour son âge, Harrington sur ses talons. D'un geste de la main, il fit asseoir la petite foule de militaires, d'espions-en-chef et de conseillers spéciaux qui s'était levée d'un bond à son arrivée.

- Eh bien Petersen, en sait-on un peu plus sur ce tir de missile ? s'enquit vivement le Président de la Grande Union.

- L'arme a franchi la frontière indo-chinoise vers 4 h 13, heure de Washington, répondit le chef d'état-major des armées américaines, et elle a explosé en vol quelques minutes plus tard au-dessus du Tibet, deux cent kilomètres derrière la frontière.

- Le bouclier antimissile a donc fonctionné ! fit Harrington.

- Je crains que non, Monsieur le conseiller, dit le général. Si le bouclier antimissile avait fonctionné correctement, le projectile n'aurait pas pénétré l'espace aérien chinois. En fait, les radars de détection et les satellites de défense qui sont à la base du système du bouclier antimissile n'ont pas détecté le tir, c'est un de nos appareils qui patrouillait au-dessus de l'Himalaya qui a eu un contact visuel peu après l'arrivée du missile dans le ciel chinois. Par la suite nous avons réussi à suivre la progression de l'arme grâce au calcul effectué à partir de son vecteur d'approche mais malgré tous nos efforts le missile n'est apparu sur aucun radar, et il a explosé sans que nous y fussions pour quoi que ce soit. C'est d'ailleurs le seul moment où nos radars l'ont enfin repéré.

- Parfait, désormais nous avons donc un bouclier antimissile qui détecte les missiles dès qu'ils explosent ? Nous saurons donc où envoyer les secours en un temps record lors de la prochaine attaque nucléaire, remarqua Gallagher d'un ton mordant.

Le chef d'état-major baissa le regard sur la table comme un enfant honteux.

- Monsieur le Président, on ne sait pas encore pourquoi le missile a explosé en plein vol, mais il était peut-être effectivement parti pour raser Pékin, intervint le directeur de la DNI, Pommer. Je pense que nous devrions placer nos forces en Defcon 3.

- C'est idiot ! Pourquoi Razilesh voudrait-elle raser Pékin ? réfléchit Gallagher à haute voix.

- Peut-être pour nous intimider, ou bien peut-être n'est-ce pas Razilesh qui a ordonné ce tir ?

- Et qui alors ? fit Harrington avec des yeux ronds. Avez-vous des informations à propos d'un putsch ou quelque chose de ce genre ?

- Pas encore, mais j'ai mis du monde là-dessus.

- Résumons-nous, voulez-vous ? reprit Gallagher. Un missile a pénétré l'espace aérien de nos territoires chinois sans être repéré par les radars de notre bouclier antimissile... Ce missile, ce n'était pas un ICBM, n'est-ce pas ?

- Non, Monsieur le Président. C'était un missile à trajectoire rasante, du même genre que les engins les plus perfectionnés des Russes avant leur défaite face à Purefoy.

- Mais même ceux-là, nous savions alors les détecter, n'est-ce pas ? Puisque nous avons pu les attaquer sans craindre leurs missiles.

- En effet, Monsieur le Président.

- Et depuis le bouclier a encore été perfectionné, est-ce exact ?

- Oui, Monsieur le Président, acquiesça Petersen.

- Donc ce missile tiré par les Indiens, s'il a bien été tiré par les Indiens, car après tout nous ignorons d'où il vient, n'est-ce pas ? ce missile a réussi à percer notre bouclier...

Il y eut un instant de silence gêné avant que le chef d'état-major répondît.

- Il semble, en effet, Monsieur le Président.

- Alan, vous suggérez que nous passions à Defcon 3 mais une chose me pose problème : nous ne savons pas d'où vient ce missile, alors que comptez-vous faire, lancer nos bombes atomiques en l'air en priant pour qu'elles tombent sur le responsable ?

Un individu pénétra dans la salle de crise par une porte perdue dans l'obscurité entre

deux rangées d'écrans de contrôle et s'approcha d'Harrington, une enveloppe à la main.

- Il est évident que seuls les Indiens peuvent avoir été en mesure de développer une arme capable de percer notre bouclier antimissile, au vu de l'explosion de leur budget militaire ces derniers mois. En outre le missile venait de l'Inde, et sauf à avoir déjà fait cinq mille kilomètres depuis l'Afrique, ce qui paraît improbable, car les Africains n'ont pas ce genre de technologie, tout concorde... se défendit Pommer.

- Mais alors pourquoi ce missile a-t-il explosé seul ?

- Je crois pouvoir répondre à cette question, Monsieur le Président, intervint Harrington, en levant le nez du courrier qu'on venait de lui apporter.

- Je vous écoute, John.

- Ceci est un message de l'ambassadeur indien, apparemment provenant directement de la Présidence indienne : l'Inde revendique le tir de missile. Ils l'ont fait sauter eux-même. C'était un avertissement.

- Ils demandent quelque chose ?

Harrington secoua la tête.

- Pas pour l'instant. Mais d'après ce qu'il est ressorti de votre dernière entrevue avec Razilesh, sans doute nous fait-elle simplement savoir que nous ne sommes plus invincibles.

- Eh bien nos problèmes avec l'Inde ne font que commencer : un tel bond technologique va permettre à Razilesh de confirmer sa position de leader du monde non-américain, constata Pommer.

- Monsieur le Président, devons-nous passer à Defcon 3 ? demanda Petersen.

Gallagher demeura muet, le regard fixé sur la table de bois ciré.

- Monsieur le Président ? fit Harrington.

- Lisez-moi ce courrier, John, intima finalement Gallagher.

“ A l'attention de la Présidence de la Grande Union

Monsieur le Président, il y a quelques minutes, votre système de défense a dû détecter une explosion au-dessus du Tibet. Il s'agit d'une arme de dernière génération développée par nous qui rend obsolète votre système de défense antimissile. Elle n'était pas porteuse de charge car il n'était pas dans nos intentions de commettre un acte d'agression, mais simplement d'opérer une démonstration. Vous comprendrez, je l'espère, qu'envisager désormais une action armée contre la Nation Indienne ou ses intérêts ne sera plus sans danger pour vos troupes et vos populations. Je vous informe, par la présente, que l'Inde poursuivra ses programmes de défense et la tenue de ses relations internationales en toute indépendance, comme elle l'a fait jusqu'alors. Si l'Amérique cherche à aller contre cela, nous serons prêts à lui tenir tête.

Veuillez accepter les respectueuses salutations du peuple Indien, etc...”

Gallagher hochait lentement la tête.

- Visiblement ils ne s'attendaient pas à ce que nous sachions déjà qu'il s'agissait d'un missile, ce qui est, avouons-le, le fruit du hasard. Cela explique qu'ils n'aient pas envoyé ce message il y a une demi-heure déjà : pour eux nous devrions à peine réaliser en ce moment que quelque chose de non-identifié a explosé dans le ciel de Chine, commenta Harrington.

- Que signifie, “si l'Amérique cherche à aller contre cela” ? Pense-t-elle nous interdire d'user de notre influence dans le monde ? s'interrogea Pommer à haute voix. Nous mêmes n'avons jamais eu de telles prétentions envers l'Inde alors que notre puissance de feu est infiniment supérieure à la leur !

- Je pense que nous devrions passer à Defcon 3, Monsieur le Président, intervint à nouveau Petersen.

- Cette lettre n'est pas une déclaration de guerre, remarqua Gallagher.

- Certes non, Monsieur le Président, mais faire étalage de notre puissance pourrait encourager Razilesh à revoir ses exigences à la baisse, répondit Petersen.

- Revoir ses exigences... ? fit Gallagher avec un rire bref. Evitez de vous piquer de faire de la politique, général, vous n'êtes aucunement compétent dans ce domaine. Nous ne sommes pas en guerre avec l'Inde. Madame Razilesh nous a seulement fait savoir qu'il serait dangereux pour nous d'attaquer son pays, c'est une manière d'agir très raisonnable de la part de quelqu'un dans sa position. La présidente indienne n'est pas une fanatique, elle défend l'indépendance de son pays et je respecte cela.

- Alors que fait-on ? s'enquit Pommer.

- Rien, nous ne faisons rien. Nous cessons de rouler des mécaniques et nous laissons l'Inde de Madame Razilesh dans son coin. Ce n'est pas pour pouvoir nous attaquer que les indiens ont mené des recherches pour percer notre bouclier antimissile, c'est pour être capables de se défendre. L'Indienne n'est pas folle, elle sait bien que nous avons au moins deux cent fois plus de têtes nucléaires que l'Inde, nous attaquer serait suicidaire : nous avons de quoi faire sauter plusieurs fois la moitié du monde qui n'est pas directement sous notre contrôle. Nous avons d'autres armes pour affaiblir l'Inde : le jeu d'influence, l'économie, et dans ces domaines l'Inde a encore beaucoup de retard sur nous. Avec le temps, nous obtiendrons une plus grande victoire qu'aucune arme ne saurait en donner, et sans sacrifier inutilement des hommes et des moyens dans une escalade dont Dieu sait où elle pourrait nous mener. Alors non, nous ne ferons rien.

- Monsieur le Président, et si à Razilesh succédait quelqu'un de moins "raisonnable" ? remarqua Pommer. Ce n'est pas seulement l'Inde que nous avons face à nous, mais aussi ses alliés : l'Indonésie, le Brésil. Nos services de renseignements ont recueilli des indices qui nous portent à croire que l'Inde serait prête à vendre une partie de ses découvertes technologiques en matière militaire à ces pays ce qui, si cela était, multiplierait le risque d'attaque contre l'Amérique.

- Notre supériorité nucléaire écrasante nous garantit suffisamment contre ce genre de risques. En outre, nos provinces sont peut-être menacées, mais n'oubliez pas que le territoire américain même est sous la protection de la Deuxième Ceinture, qui est bien plus efficace que la première et que même le petit progrès technologique de nos amis indiens ne saurait sans doute leurrer. Si nous suivons votre avis et décidons de montrer nos muscles pour impressionner Razilesh, nous précipitons le monde non-américain dans ses bras, et là nous serons effectivement dans une position difficile, car nos forces conventionnelles ne pouvant nous garantir une victoire contre le monde entier sans que nous y laissions des millions de soldats, et probablement sans la ruine de notre économie, nous serions contraints d'utiliser la force nucléaire, et vue l'ampleur du conflit ce serait peut-être la fin de l'Humanité.

"Tandis que si nous faisons ce que je dis, ce qui sera le cas car je suis votre Commandant en chef, le monde non-américain sera rassuré sur nos intentions globales et nos négociations bilatérales avec les états qui en font partie seront grandement facilitées. N'oubliez pas que nous sommes le pays de la démocratie et de la liberté, et c'est là toute la légitimité de notre empire sur le monde. Sauvegardons la paix, et la paix nous sauvegardera."

Pendant ses dix dernières années au pouvoir, Gallagher oeuvra à contenir la puissance indienne et à la division du monde non-américain pour mieux assurer la suprématie de l'Empire américain.

Le "règne" de Pierce Gallagher dura donc quarante-deux ans. A sa mort, en 2082, lui succéda son dernier chef d'état-major, l'amiral William Cokrane, en qui il avait décelé de belles aptitudes politiques en plus de son sens du commandement. Gallagher légua un empire plus vaste qu'il n'en avait jamais existé, pacifié, unifié, stable. Dans son testament politique, il demanda que l'on ne cherchât pas à étendre l'emprise de la puissance américaine par la force.

Phailop Sowig, in Les Dictateurs, 3210 ap J.-C.

L'orgueil de l'Empire

Le terme d'“empereur” habituellement employé pour désigner les hommes qui dirigèrent l'Empire américain pendant deux siècles et demi est un raccourci pratique qui doit certainement beaucoup à la comparaison qui a été faite avec l'antique Empire romain et en particulier celle effectuée par Balyre. Certes la soumission de différentes nations à l'autorité d'une seule semblent montrer que celui qui observe rapidement la puissance américaine dans la période qui court du milieu du XXIème siècle au début du XXIVème siècle peut légitimement nommer cette puissance un Empire, et par conséquent ce personnage omnipotent placé au sommet de la pyramide des fonctions politiques et administratives paraît mériter le nom d'empereur, mais le but de notre propos est de dépasser cette vision globale déformée par la loupe de l'Histoire pour mieux cerner la réalité de la fonction “impériale”, une fonction complexe et qui évolua en fait tout au long de son existence : pour donner un exemple de cette complexité, il suffit de dire que les américains eux-mêmes, ni les sujets de l'Empire, ne désignèrent jamais leur chef suprême sous le titre d'empereur ; en effet ce dernier était couramment désigné sous différentes appellations, titres honorifiques ou références à telle ou telle prérogative : Commandant en chef, Président de la Grande Union, chef du monde libre, Secrétaire Général de l'ONU (depuis Cokrane, titre effectif mais peu employé) Suprême Pasteur (sous Elgaber), l'Héritier de Ciaran ou le Nouveau Ciaran (le plus courant hors Etats-Unis), le Ciaran (hors de l'Empire), l'Illustre Citoyen (le plus courant aux Etats-Unis), Sa Grandeur (à partir de Dourekhine)...

L'essentiel du contenu de la fonction impériale fut donné à celle-ci au cours du règne de Pierce Gallagher, qui créa par son exemple une sorte de coutume impériale palliant au flou laissé par la Charte de la Grande Union élaborée sous Alexander Ciaran. En bref, c'est la pratique qui a défini la fonction impériale.

La Présidence de la Grande Union devait être une sorte de super-présidence du monde américain, placée au-dessus des chefs d'état européens, asiatiques, russe, arabes ou perses, et même du Président des Etats-Unis d'Amérique. Telle que Ciaran l'avait esquissée, il devait s'agir d'un rôle d'arbitre relativement fort, mais plus revêtu d'autorité que de pouvoir : il s'agissait avant tout de présider à l'assemblée de représentants des peuples soumis à la puissance américaine et de concilier à cette occasion leurs intérêts de manière à permettre une gestion globale harmonieuse des peuples unis.

L'arrivée de Pierce Gallagher concomitante avec la mort de Ciaran furent-ils des événements déterminants de l'évolution de la Présidence du Conseil de la Grande Union ou bien Ciaran aurait-il agi de la même manière que le fit son successeur ? Nul ne peut le dire, mais il est évident que Gallagher sut jouer de l'ambiguïté de la fonction pour renforcer son pouvoir personnel : tant qu'il fut Président des Etats-Unis, il réussit à éviter l'élection d'un Président du Conseil en utilisant les rivalités existantes entre représentants européens, asiatiques, orientaux et russes au Conseil ; de ce fait, et selon les termes de la Charte, il pouvait, en tant que Président des Etats-Unis d'Amérique, assurer l'intérim de la Présidence du Conseil. Pendant huit ans il entretint la confusion que provoquait le cumul des deux fonctions entre ses mains et, lorsqu'il parvint au terme de son second mandat, c'est sans difficulté qu'il se fit élire comme Président du Conseil par les représentants des états sous domination américaine, plaçant un homme de paille à la Maison-Blanche.

Le palier suivant de l'évolution de la fonction se fit lors de la crise Smithson, le Président infidèle qui voulut s'émanciper de la tutelle de Gallagher, à qui il devait sa place, en assumant pleinement ses pouvoirs de Président des Etats-Unis, contraignant Gallagher à adopter une position plus nette. C'est ce que celui-ci fit en se déclarant Commandant en chef des armées américaines, spoliant de cet attribut la Présidence des Etats Unis.

La fidélité de l'armée lui étant acquise, Gallagher put continuer de concentrer progressivement plus de pouvoir entre ses mains, en utilisant le Conseil de la Grande Union comme organe d'approbation systématique : la création du Fonds de l'Union lui permit de centraliser les recettes fiscales de tout l'Empire, et par là-même de les redistribuer à son gré aux provinces américaines, entretenant sa popularité hors des Etats-Unis tout en supprimant l'autonomie financière des états membres de la Grande Union.

Mais l'évolution la plus importante de la Présidence du Conseil de l'Union - que Gallagher réussit progressivement à faire appeler couramment Présidence de l'Union, raccourci terminologique en fait lourd de sens, puisqu'il devait influencer sur l'essence même de la fonction - s'effectua tout au long du règne de Gallagher : il s'agit de la transformation du Président-arbitre en prince législateur. Cette mutation profonde et continue de la fonction laissée par Ciaran - et que ce dernier avait peut-être imaginée pour lui-même - s'effectua en suivant pour partie l'exemple de l'Union Européenne, qui avait cherché à acquérir l'unité par, certes, le libre-échange interne, mais aussi son corollaire qui fut l'harmonisation juridique - ou du moins sa tentative. Gallagher reprit ce concept et décida d'utiliser le Conseil de la Grande Union qu'il présidait comme organe chargé de cette harmonisation. C'est ici l'extraordinaire durée au pouvoir de Gallagher qui lui permit d'opérer lentement, sans douleur, et de spolier les états fédérés dans la Grande Union de leur capacité à légiférer, ce qui réduisit les gouvernements à l'état d'administrateurs aux ordres du Président de l'Union.

Cette évolution fut "officialisée" sous le règne de Cokrane qui remplaça les gouvernements locaux par des gouverneurs nommés par la Présidence.

*Jon Pein, extrait de l'étude Qu'est-ce qu'un empereur américain ?
in L'Empire euro-américain, 3756 ap J.-C.*

I - Noah Sahong

Après William Cokrane la possibilité de l'accession au trône impérial d'individus non américains de souche devint une réalité concrète. A sa mort, et selon son souhait, le sino-américain Bruce Sahong, ancien gouverneur de la province de Chine, lui succéda. L'Empire américain était alors trop puissant pour avoir de vrais ennemis : le temps de Razilesh était depuis longtemps révolu, et la crise économique qui frappait le monde non-américain rendait par contraste ce dernier encore plus riche. Sahong fut un empereur capable, qui sut gérer l'écrasante force de l'Empire avec sagesse, sans succomber au vertige d'un pouvoir sans égal. Il fut un grand bâtisseur, soucieux de marquer tous les territoires de l'Empire de monuments rappelant à tous la grandeur américaine. Sa seule erreur politique fut de mourir subitement dans son sommeil sans avoir désigné personne pour lui succéder, ni suffisamment appuyé personne qui pût en conséquence se présenter comme successeur naturel. C'est dans ces circonstances que se fit l'avènement de son fils Noah : le Conseil de la Grande Union, qui jusque là se contentait d'entériner le choix du successeur, craignant des luttes pour le pouvoir entre les prétendants, choisit l'héritier civil pour faire office d'héritier politique. Au-delà de ces raisons, les membres du Conseil espéraient sans doute reprendre l'ascendant sur sa présidence - il n'avait que 22 ans - et s'emparer ainsi des rênes de l'Empire. La grande purge du Conseil qui eut lieu en 2110 dans l'indifférence des populations contraria brutalement cette ambition tout en affirmant la toute-puissance impériale et en donnant la première démonstration de la cruauté de Sahong...

Pham Thi Ngoc, préface à la Vie de Noah Sahong de Frederic Huan

Désormais à Washington, autour de la Reflecting Pool sur les bords de laquelle s'étendait autrefois une petite forêt en plein centre de la ville s'entassaient, entre le Lincoln Memorial et le Washington Monument, le Ciaran Memorial, le colosse de Gallagher, représenté en génie bienfaisant drapé dans un manteau de bronze et montrant l'horizon d'un doigt impérieux, l'arc de triomphe de la Destinée Manifeste, érigé par Cokrane en l'honneur de toutes les victoires militaires de l'histoire des Etats-Unis, et diverses colonnes célébrant les succès de la politique américaine. L'Empire américain dominait le monde : les états non soumis à sa loi l'observaient avec crainte et les peuples fédérés tournaient vers lui des yeux pleins d'orgueil et d'espoir. Chaque jour des milliers d'êtres humains pénétraient dans le monde américain pour y chercher le niveau de vie dont ils étaient privés hors de la puissance américaine ; des agents de l'Empire les recensaient, les enregistraient, et la bureaucratie décidait de leur lieu d'installation : les plaines presque vides de l'ouest de la Chine, les terres prospères du Moyen-Orient où l'Empire avait fait jaillir des forêts du désert, les immensités de la Russie. Il n'y avait plus que l'Amérique, croulant sur les richesses, bâtissant des monuments à sa propre gloire à travers tout le globe ; on admirait l'Empire, source de toute autorité, de toute richesse, de toute puissance. L'Empire qui pouvait abattre ou élever. L'Empire qui pouvait affamer ou nourrir. L'Empire, nouvelle et toute-puissante divinité terrestre. Des télévangélistes enfiévrés proclamaient chaque jour la grandeur de l'Empire et la gloire du Commandant en chef, être placé au sommet du monde, idolâtré comme gardien du destin de l'Amérique invaincue, qui sillonnait le monde américain, triomphant dans toutes les vieilles capitales, défilant sur un command car tout couvert de chrome, au milieu de foules en liesse et accompagné de fanfares qui célébraient de leurs barrissements la force de l'Amérique. Finies les dangereuses rivalités du monde multipolaire. Soumise, la brutale Russie qui avait fait trembler le monde libre. Domptée la Chine, nation mastodonte, dont la masse avait ébranlé l'ordre mondial. Dédaignée l'Inde, géant minuscule face à l'Empire. Jamais l'Humanité n'avait connu telle unité, telle puissance et telle gloire, et tandis que la paix américaine permettait à quatre milliards d'êtres humains de vivre dans l'opulence, il semblait bien que la fin des temps obscurs arrivait et qu'enfin tous les hommes, en un unique Empire universel, vivraient bientôt ensemble dans l'harmonie définitivement acquise, sous le soleil de l'Amérique.

Au milieu de cette ivresse quasiment unanime qui étreignait les populations unies sous la puissance américaine, une unique voix discordante continuait de s'élever pour mettre les âmes en garde.

- Il a dit cela ? s'exclama Giacconi, en bondissant de son siège, renversant presque son bureau.

- Peut-être pas mot pour mot, mais en substance, c'était cela... confirma Gilham, dansant d'un pied sur l'autre avec gêne. Je vous ai fait faire une transcription du texte qu'il a prononcé, ajouta-t-il en remettant un feuillet au premier conseiller du Président.

Giacconi parcourut rapidement le document du regard, ses lèvres remuant sans bruit, le sourcil froncé.

- C'est vrai, il a osé... constata le conseiller avec un rictus de rage. Je dois en aviser le Président immédiatement, venez avec moi.

Giacconi bondit hors de son bureau, son jeune assistant sur ses talons, et traversa les corridors somptueux de l'ambassade américaine à Paris, réaménagée sous Gallagher qui n'y avait en définitive séjourné que deux fois, et au total moins d'un mois de temps.

Le conseiller spécial et son assistant parvinrent bientôt aux appartements présidentiels dont la porte à doubles battants était gardé par deux colosses à l'air pathibulaire, ce malgré leurs uniformes chamarrés - dessinés par le Président lui-même.

Giacconi pénétra dans la suite sans adresser un regard aux gardes, suivi de prêt par Gilham.

Noah Sahong était en peignoir, et le grand salon des appartements sur lequel donnait la porte d'entrée était jonché d'ivrognes, hommes et femmes, plus ou moins dénudés. Comme à son habitude, Giacconi évita de baisser les yeux sur ce navrant spectacle - le Président ne serait pas toujours aussi jeune.

- Il faut que je vous parle de quelque chose, Illustre, dit-il.

Sahong lui adressa un regard las avant d'intimer à ses hôtes :

- Allons, mes amis, je dois répondre à l'appel de l'Empire.

Les fêtards se levèrent en grognant ou en gloussant et sortirent par la porte encore entrouverte que les gardes du corps de l'Illustre Citoyen refermèrent derrière eux.

- Qu'y a-t-il, Jim ? Je croyais être tranquille dans les deux prochains jours... Ces voyages m'ont fatigué...

- Je sais, Illustre, mais c'est important : le Pape a prononcé un discours dans lequel il conteste votre autorité et la puissance américaine. J'ai une copie des passages les plus... agressifs.

Giacconi tendit le feuillet à Sahong mais celui-ci le repoussa d'un geste dédaigneux de la main.

- Non, je préfère que tu me le lises, toi.

- A votre guise.

Giacconi se racla la gorge et commença :

“ Jamais notre monde n'a été aussi éloigné du message des Evangiles depuis l'Empire Romain et ses arènes... Je vois avec inquiétude les peuples s'abîmer dans l'idôlatrie des choses terrestres et des pouvoirs humains... Je suis affligé d'une grande tristesse en constatant que la présidence du Conseil de la Grande Union paraît encourager ce retour au paganisme en multipliant les cérémonies officielles instrumentalisant l'image du Seigneur, et je suis plus encore attristé par le concours qu'offrent à ce sinistre ouvrage tant de nos frères chrétiens, et en particulier les protestants évangéliques américains et leurs correligionnaires hors d'Amérique... Comment nous, catholiques, pourrions-nous ne pas dénoncer ces superstitions malsaines qui se répandent comme autant de tumeurs dans les âmes...”

Le conseiller spécial du Président du Conseil hésita un instant avant de reprendre :

“ Les dépravations de cette présidence sans morale, sa conduite honteuse et ses crimes passés contre les représentants des peuples qu'elle gouverne ne doivent pas être oubliés parce que règne la prospérité... La richesse de l'Amérique abaisse au lieu d'élever, avilit au lieu d'affranchir... Le monde libre américain est devenu une terre d'esclaves asservis par la culture de mort...”

Giacconi jeta un coup d'oeil à Sahong, qui se tenait droit, le regard plein de mépris et le teint blême.

- Et enfin : “ La tyrannie ne sera jamais la volonté de Dieu... N'écoutez pas les mensonges des faux prophètes qui donnent l'Illustre Citoyen pour envoyé de Dieu... La mascarade païenne doit prendre fin... L'Eglise dénonce et condamne le comportement du gouvernement de Washington et la propagande de ses agents.”

Un silence pesant s'était installé dans le grand salon, le Président figé dans une froide colère en face de ses deux conseillers.

- Ce n'est pas la première fois que les catholiques font preuve de sectarisme et critiquent la Grande Union, Illustre, mais jamais leur chef ne s'était exprimé avec tant de véhémence, et surtout jamais il ne s'en était pris à la présidence...

- C'est inadmissible ! dit Sahong avec son calme reptilien. C'est du blasphème ! De quel droit ce petit prêtre-en-chef se permet-il d'élever ainsi la voix ?

- Je comprends, votre colère, Illustre, et je pense qu'il nous faut...

- Il m'a critiqué... Il m'a insulté... Il doit être puni.
- Nous devrions ordonner à notre gouverneur à Rome de...
- Non, le morigéner ne servirait de rien : ce sont des fanatiques, primitifs et agités. Tous ces prêtres sont fous de rage parce que je délivre le peuple de leur joug, je l'affranchis de leurs croyances alambiquées et de leurs règles morales tyranniques... Je suis le prophète d'un monde meilleur, Jim, je suis l'Illustre Citoyen de la Grande Union. Je ne peux pas me laisser insulter par cet ennemi de la liberté.

La froideur du ton du Président de l'Union donna la chair de poule à Gilham qui fit instinctivement un pas en arrière.

- Je sais, Illustre, mais la Papauté est influente, les catholiques sont encore un peu plus d'un milliard à travers le monde, ils sont nombreux en particulier en Amérique du Sud et en Chine et une répression trop radicale risquerait d'entraîner des troubles dans notre province et peut-être même une hostilité accrue de la part du Brésil, notamment...

- Que le Brésil fasse ce qu'il veut avec ses papistes, et si des sujets de l'Empire américain pensent que leur salut est du côté de Rome plutôt que du mien alors ils ne méritent pas le monde meilleur que je bâtis.

Sahong garda son regard glacé planté dans celui de Giacconi pendant quelques instants, et Gilham, en retrait, laissa tomber le sien sur ses pieds avec malaise.

- Bien, Illustre.

Le conseiller spécial fit volte-face et son assistant comprit avec soulagement que l'entretien était terminé.

- A propos, Jim, as-tu eu des nouvelles de Pamela ? s'enquit soudain Sahong tandis que l'expression de son visage passait en un instant du mépris haineux au souci bienveillant.

- Toujours pas depuis Londres, non, Illustre, répondit Giacconi avec préoccupation. Mais je continue d'utiliser tous les moyens que vous avez bien voulu mettre à ma disposition pour la retrouver.

- Je suis certain que ta fille va bien. Mes hommes sont les plus fin limiers du monde, ils la retrouveront.

- Oui, Illustre, acquiesça Giacconi en essayant d'afficher un sourire confiant.

Il quitta les appartements du Commandant en chef, suivi de son assistant.

*

- Votre Sainteté ! J'espérais bien vous trouver ici !

Le vieil homme leva un regard bienveillant vers son secrétaire. La lumière du jour commençait à peine à illuminer l'intérieur de la basilique St-Pierre, tombant de la lanterne du dôme et des grandes ouvertures qui ceinturaient sa base.

- Je me suis levé plus tôt que prévu. J'ai eu envie de venir ici. Je pensais retourner à mes appartements avant mon heure de réveil habituelle, et je me suis attardé. Je ne voulais pas t'inquiéter, Francesco.

Les deux hommes se tenaient au pied du baldaquin surplombant le maître autel, à l'entrée de la crypte.

- Etes-vous descendu ? s'enquit Fucelli en laissant tomber son regard sur les degrés plongeant sous le sol de la basilique.

- Non... Je ne fais pas assez confiance à mes jambes pour cela, répondit le Pape, un sourire espiègle se dessinant à peine sur ses lèvres. Mais peut-être seras-tu assez aimable pour m'y aider ?

Fucelli acquiesça et le Pape prit appui sur son bras. Ensemble les deux hommes descendirent les marches menant au tombeau de Pierre. Une fois dans la crypte, le Pape s'agenouilla et son secrétaire l'imita. Le vieil homme demeura un moment en prière, dans le

silence serein de ce lieu.

- Crois-tu que j'ai eu tort, Francesco ? demanda-t-il soudain.

- Votre Sainteté ? fit Fucelli, surpris.

- Oui... Ces paroles que j'ai prononcées pour dénoncer le mal qui ronge les coeurs des hommes de la Grande Union, et qui rend chaque jour plus difficile pour les chrétiens d'être fidèles à l'Eglise... J'entends des murmures... Nombreux sont ceux qui pensent que j'ai eu tort, que je n'avais pas à m'en prendre au Président du Conseil, et au gouvernement américain en général. Et toi, Francesco, que crois-tu ?

- Saint père, vous êtes... commença Fucelli.

- Non... Francesco, répond-moi sincèrement, s'il te plaît.

- Eh bien... Je pense que ce n'est pas pour rien qu'aucun catholique sain d'esprit ne souhaiterait être pape. S'il est une fonction dont toutes les décisions peuvent être contestées, c'est celle-ci. Comment parler au nom de Dieu en étant toujours sûr de soi ?

- Voilà bien une réponse de jésuite, remarqua le vieillard avec un hoquet d'amusement mêlé de tristesse.

Fucelli sourit à son tour.

- Mon avis est que vous avez parlé en pape. Votre rôle n'est pas de faire de la politique, même si c'est ce que certains attendent de vous. Certes la sécurité de nos frères doit être votre premier souci, mais il sera toujours préférable, si dur que cela soit à décider, de protéger les âmes au péril des vies.

- Tu crois donc que j'ai mis des vies en danger, constata le pape.

- Sans doute. Mais le Christ l'a fait avant vous. Vous vous êtes montré fidèle à son message. C'est aux hommes de décider ensuite ce qu'ils préfèrent sauver, de leur vie ou de leur âme. Et à vrai dire, je crois que l'indignation provoquée par un chrétien se comportant en chrétien est la meilleure mesure de la nécessité de son geste.

- Si tel est le cas et que mes paroles étaient aussi nécessaires que je le crois, alors il faut nous attendre au plus grand scandale depuis...

L'humilité du vieil homme lui interdit d'achever sa comparaison.

- Vous avez eu raison, votre Sainteté. Le mal devait être dénoncé.

Le Pape hocha lentement la tête.

- Retournons à la curie, dit-il en se redressant péniblement, prenant appui sur l'épaule de Fucelli.

Les deux ecclésiastiques se dirigèrent alors vers l'escalier par lequel ils avaient gagné la crypte et en gravirent les marches. Sous les voûtes de la basilique résonnait le crissement de semelles de caoutchouc sur les dalles de marbre.

- Il semble que quelqu'un d'autre vous cherche, Très Saint Père, remarqua Fucelli en atteignant les dernières marches, juste avant d'apercevoir la silhouette d'un homme en noir se dressant en face de l'entrée de la crypte.

L'homme tendit une main armée vers le Pape qui comprit aussitôt ce que l'homme était venu chercher.

Le son de plusieurs détonations étouffées par un silencieux retentirent autour du baldaquin du maître-autel tandis que Fucelli se jetait sous la trajectoire des balles. Mais le geste héroïque du secrétaire du Pape fut vain et, après qu'il fut tombé sous les tirs de l'assassin, trois balles firent trois tâches rouges sur la poitrine immaculée du vieillard qui s'écroula en arrière, son corps sans vie roulant jusqu'en bas des degrés.

L'homme s'avança jusqu'en haut des marches et, contemplant la dépouille du vieil homme dit : *"God bless America !"*.

Après quoi il disparut dans la pénombre.

Les caprices de la personnalité instable de Sahong sont bien connus et pouvaient affecter la marche de l'Etat aussi bien qu'engendrer les projets les plus grotesques : comme, lors d'un séjour à Paris, il s'extasiait à propos de la Tour Eiffel, il demanda à ses conseillers d'évaluer les travaux à engager pour la transporter à Washington en face du Palais impérial.

Archibald Sutton, Les Présidents du Conseil, 2197 ap J.-C.

- Si des partisans de ce stupide vieillard arrogant s'avisent ne serait-ce qu'un instant de condamner sa mort, alors je les traquerai et je les exterminerai, car ils ne seront pas dignes de vivre en mon empire, dit Noah Sahong avec une gaité malsaine.

- Maître, et si toute la Chine se soulève ? s'enquit l'un des mignons de l'empereur, affalé près de lui sur un divan, au milieu d'autres courtisans, dans le grand salon de ses appartements. On dit que les papistes y sont très nombreux, que leur nombre n'a cessé d'augmenter depuis la conquête du pays par Ciaran.

- Si cela se produit, j'écraserais toute la Chine sous les bombes, comme on éventre du pied une fourmilière, et je les disperserais comme un essaim sans reine.

- Mais si une partie des armées d'Asie se révoltait, Washington ne serait-elle pas sous la menace du feu nucléaire en leur possession ?

Sahong posa un regard glacial sur celui de ses mignons qui venait de faire cette remarque, une lueur de cruauté dans ses grands yeux noirs.

- Crois-tu que mes armées ne me sont pas fidèles, Glenn ? Crois-tu que je ne sais pas me faire obéir de mes hommes ?

Le babil des courtisans des deux sexes s'interrompit brutalement tandis que le dénommé Glenn roulait des yeux terrifiés en avalant sa salive. Sahong éclata alors d'un rire aigu, sadique.

- Quand bien même les armées d'Asie se révolteraient et voudraient frapper notre sainte Amérique de leurs armes atomiques, la Deuxième Ceinture les en empêcheraient ! s'exclama-t-il en se dressant au milieu de ses favoris.

- Qu'est-ce que la Deuxième Ceinture, ô maître ? demanda une courtisane au regard rendu vitreux par les drogues et l'alcool.

- La Deuxième Ceinture, mon enfant, répondit Sahong en se penchant vers elle et en lui prenant le menton entre ses doigts, a été mise en place sur l'ordre du grand Alexander Ciaran. C'est un deuxième bouclier antimissile, bien plus sophistiqué et efficace que celui qui protège l'ensemble de la Grande Union, lequel n'est autre que notre premier bouclier antimissile qui avait été étendu aux territoires conquis. Dans les premiers temps, Ciaran craignait encore des soulèvements dans les provinces et voulut mettre l'Amérique à l'abri de telles insurrection. La Deuxième Ceinture est le bouclier des Etats-Unis, il fait de notre patrie une forteresse invincible. Si des peuples venaient à contester mon pouvoir et à se dresser militairement contre moi, je vomirais sur eux un déluge de feu qui purifiera l'Empire de la souillure des renégats...

Un murmure de fascination craintive parcourut l'assemblée des hôtes de l'empereur.

- Allons ! fit soudain Sahong d'une voix forte en tapant des mains, dansez, mes belles ! Ted, de la musique ! Une bacchanale en l'honneur de la mort des traîtres !

Mais à cet instant l'irruption de Giacconi dans les appartements impériaux effaça son sourire de démon enjoué.

- Eh bien, qu'y a-t-il ? s'enquit l'empereur avec un regard cinglant à l'adresse de son lieutenant.

- Illustre, on signale des manifestations de catholiques à travers l'Europe et des ambassades ont été attaquées en Chine.

Le regard de Sahong devint aussi dur et haineux qu'il pouvait l'être, bien que ses traits

restassent figés dans une effrayante expression de calme détermination.

- Alors qu'on les brûle. Que l'aviation les pulvérise !

- Illustre, les populations civiles nous demeurent massivement acquises. Nous pouvons tout à fait maîtriser les rebelles avec l'armée...

L'empereur eut d'abord un geste de refus rageur avant de se raviser.

- D'accord, envoyez l'armée, mais fais en sorte qu'aucun de ces terroristes ne rentre chez lui ce soir. Et prépare Air Force One. Je veux que le Conseil soit assemblé à mon arrivée à Washington. Nous allons prendre des dispositions pour sauvegarder l'Empire de la folie des papistes.

*

Le 24 novembre 2117, le Conseil de la Grande Union, sous la présidence de Noah Sahong, votait à l'unanimité - le Président n'aimait pas les contestations, et les potentiels contestataires connaissaient depuis 2110 le prix à payer pour l'opposition à celui-ci - le Patriot Act VI - nommé ainsi car prenant la suite, dans l'esprit de Sahong, des anciennes lois américaines élaborées pour lutter contre le terrorisme islamiste au début du XXIème siècle, puis contre toutes les oppositions armées à la puissance des Etats-Unis sous Hinds et Purefoy. Ce texte, déclarant les catholiques romains ennemis de la puissance américaine et de l'unité de la Grande Union, constitua l'élément légal de la grande traque déjà débutée dans les faits par les forces de Sahong : invasion et annexion du Vatican, massacre des insurgés, déportations, et devint rapidement aux yeux du maître de l'Union un incomparable instrument de puissance.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

- Giacconi ? Vous délirez ! Il a servi le père et maintenant il sert le fils, le service du trône est sa raison de vivre, jamais il ne fera une chose pareille, c'est insensé !

Tohey fixait son collègue avec des yeux si ronds qu'ils semblaient prêts à jaillir hors de leurs orbites.

- Je comprends votre scepticisme, Adam, répondit Moynahan, mais je vous assure que j'y ai longuement réfléchi et que c'est une occasion formidable ! En outre, nous n'avons plus beaucoup de temps : Sahong est chaque jour plus suspicieux et vous savez comme moi qu'un simple soupçon lui a déjà fait éliminer certains de nos amis. S'il n'a pas encore frappé c'est qu'il n'est pas suffisamment renseigné sur nos identités, mais de toute façon si les choses traînent trop il frappera à l'aveuglette et, s'il ne nous atteint pas, cela coûtera tout de même la vie à d'autres innocents.

- Et vous voulez contacter Giacconi ? Jake, autant envoyer dès maintenant un courrier à Sahong en lui donnant votre nom et votre adresse, pour qu'il sache où envoyer ses assassins !

- Mais avec cette information que je lui transmettrai, il fera ce que j'attends de lui.

- Avez vous au moins une preuve de ce que vous avancez ? Autre chose que le témoignage d'un individu dont vous refuserez de lui dire le nom pour ne pas mettre cet homme en danger ?

- Non, admit Moynahan. Je n'ai pas de preuve, mais Giacconi ne peut ignorer la monstruosité de Sahong, même s'il refuse sans doute de s'avouer qu'il oeuvre pour un être aussi démoniaque. Au départ, il était l'homme du père, comme vous l'avez dit. Il n'a suivi le fils que pour assurer la continuité de l'Etat.

- Pensez donc ! Jake, n'agissez pas à la légère : Giacconi est depuis le début le complice des méfaits de Sahong, à commencer par la purge du Conseil...

- Je pense que Giacconi n'a pas voulu ces crimes, et je crois même que Sahong n'est pas passé par lui pour les commettre.

- Oh, vous croyez peut-être que Giacconi est resté l'homme de Sahong malgré tout en espérant pouvoir le brider ? Il s'est dit que ce serait pire si l'Illustre Citoyen avait un autre conseiller ?

- Quelque chose comme ça, oui... acquiesça Moynahan.

- Même si c'était le cas, ç'a été l'excuse de nombreux criminels de bureau... Pour ma part je demeure persuadé que Sahong n'a gardé Giacconi auprès de lui que parce qu'il est un homme de main particulièrement efficace, habile et inventif.

- Et quand bien même ? Pensez-vous qu'il puisse être assez cruel et aveuglément fidèle à la personne de Sahong pour tolérer ce que je vais lui dévoiler ?

- Ce que vous allez lui *dire*, Jake, mais vous n'avez aucune preuve !

- Il n'empêche que je n'ai, que nous n'avons pas, d'autre choix ! Chaque jour Sahong trouve de nouveaux moyens d'écraser ses opposants ! Et maintenant l'assassinat du Pape et la traque des catholiques dans l'Empire ! Je ne suis pas un admirateur de ces arriérés incurables mais Sahong déporte et massacre les pontificalistes, même ceux qui sont citoyens américains ! Cette persécution est une arme redoutable qui va lui permettre de faire tomber toutes les têtes qui lui chantent : demain, c'est nous qu'il viendra chercher en nous traitant de papistes, et le peuple applaudira à nos exécutions ! J'ignore si le retard de cette grande saignée est le fait de Giacconi ou s'il n'est que l'auxiliaire soumis du monstre, mais il est la seule carte que j'ai en main et je ne vais pas me retenir de la jouer parce que ce serait risqué : aujourd'hui le vrai danger est dans l'inaction.

*

Giacconi était venu seul, ainsi que le lui avait demandé son mystérieux informateur. Le conseiller spécial du Commandant en chef, à vrai dire, s'étonnait lui-même de son comportement : comment diable, avec tous les ennemis qui désiraient sans doute le voir mort, avait-il pu accepter les conditions de cette rencontre ? Il était très probable qu'il ne trouvât pour interlocuteurs qu'un groupe de partisans haineux qui le trucideraient sans grande difficulté - il n'avait jamais été bagarreur et son âge grandissant aggravait cet état de fait. Pourtant, aucune peur ne s'emparait de lui, aucune crainte ne le poussait à faire demi-tour : seule une part de sa raison semblait contester un tant soit peu son agissement présent : son instinct de conservation paraissait étouffé par son amour paternel qui le contraignait à rechercher, quel que fût le péril, le moindre indice sur le devenir de sa fille adorée.

Il arriva enfin au pied du colosse de Pierce Gallagher et promena son regard autour de la statue. Un individu apparut soudain de derrière son énorme piédestal de marbre.

- Bonsoir, monsieur Giacconi, salua l'homme en s'approchant du lieutenant de l'empereur.

- Conseiller Moynahan... constata Giacconi. Je vois. Eh bien, où sont vos hommes de main ? ou bien peut-être allez-vous me tuer vous-même ?

- Des hommes de main ? Me prendriez-vous pour l'homme que vous servez ? répliqua Moynahan avec froideur.

- Soit. Alors tuez-moi de vos mains.

- Mais, mon pauvre ami, pourquoi vous tuerais-je ?

- C'est pour cela que je suis ici, non ? Si vous aviez eu un quelconque renseignement sur ma fille, il vous suffisait de me le dire au téléphone. Me faire venir ici n'a de sens pour vous que parce qu'ainsi je suis sans défense.

- C'est justement raisonné, mais incomplet, corrigea Moynahan. Imaginez que je veuille vous voir en personne sans que quiconque le sache, pour vous entretenir de choses dont je

veux que vous seul en preniez connaissance.

- Et quelles seraient ces choses ?

- Des choses concernant votre fille, comme je vous l'ai dit alors que vous ignoriez l'identité de votre informateur.

La méfiance, naturellement, ne quittait pas Giacconi, mais sa curiosité se trouva éveillée.

- Donc... Quelles sortes de "choses" pourriez-vous me dire qui méritent tant de secret romanesque ?

- Avant de vous dire ce que je sais, je veux que vous ayiez conscience que je me montre à visage découvert, que je ne vous ai tendu aucun piège et que par conséquent je pense me montrer digne de votre confiance.

- C'est d'accord, s'impatienta Giacconi. Alors ?

Moynahan prit une grande inspiration. Les paroles qu'il allait prononcer risquaient de lui coûter la vie, mais aurait-elle encore longtemps un quelconque prix ?

- Noah Sahong a tué votre fille à Londres il y a un mois.

Giacconi ouvrit des yeux effarés, saisit le Conseiller par le col de son manteau et s'écria :

- Ordure ! Infâme comploteur ! Quel genre de salopard êtes-vous pour oser utiliser...

- Ecoutez, je sais que c'est une vérité dure à... essaya calmement Moynahan.

- ...honte ! Vous serez puni pour cette abomination, je vous ferai payer au centuple cette traîtrise sacrilège ! poursuivit avec fureur le conseiller spécial de Sahong.

- Réfléchissez un instant, hurla Moynahan en songeant au danger qu'encourait sa propre famille, vous savez de quoi ce monstre est capable !

Giacconi s'arrêta net et fixa Moynahan avec des yeux rouges exorbités dont le conseiller n'eut su dire si c'était de rage ou de douleur.

- Vous savez qu'il en est capable ! Vous savez que c'est lui ! insista Moynahan.

Les poings fermés de Giacconi tremblaient contre sa poitrine. Le lieutenant de l'empereur, faisant un pas en arrière, lâcha lentement le vêtement du Conseiller et ce dernier remarqua que ses ongles avaient entamé jusqu'au sang les paumes de ses mains, tant la fureur lui avait fait serrer les poings.

Retrouvant un semblant de calme, Giacconi pointa un doigt menaçant sous le nez de Moynahan.

- Vous jouez un jeu très dangereux, Conseiller. Vous regretterez de ne pas m'avoir fait venir pour me tuer, en définitive.

- S'il doit en être ainsi, rétorqua Moynahan avec fierté. je préfère mourir demain que vivre avec une conscience dans l'état de la vôtre. Quelle sorte d'allégeance inhumaine vous lie à Sahong que vous sacrifiez à un pareil tyran jusqu'à la vie de votre propre chair ?

- Sans doute la même que celle qui vous lie aux ennemis de l'Amérique, qui vous pousse à mettre tous vos proches en péril pour satisfaire à vos complots imbéciles... cracha Giacconi avec une haine terrifiante.

- Vous admettez donc que votre Illustre Citoyen n'hésite pas à massacrer les familles de ceux qui s'opposent à lui ? Mais ses crimes ne se limitent pas à la politique. Vous servez un homme qui aime le sang, que ce soit celui des traîtres ou des alliés.

Giacconi toisa encore un instant le membre du Conseil de l'Union avec une colère étonnante contenue.

- Profitez bien des vôtres, Monsieur le Conseiller, dit-il sur un ton diaboliquement sarcastique, comme si le caractère odieux de ses propres paroles le soulageait de quelque mal insidieux.

Sur ces mots, le lieutenant de Sahong fit volte-face, s'éloigna et disparut derrière la silhouette imposante de l'Arc de Cokrane.

Moynahan, demeuré seul, comme vidé de toute sensation, leva les yeux vers le colosse de Gallagher. Il eut l'impression, pour la première fois, que ce doigt impérieux tendu vers l'horizon ne montrait pas la voie à suivre pour la Grande Union mais dénonçait avec dégoût, depuis l'au-delà, les turpitudes de l'Empire américain.

*

- Et en Chine ? demanda encore Sahong. Jim ?

Giacconi eut comme un sursaut. Voilà deux jours qu'il avait rencontré Moynahan, et pourtant, sans pouvoir se l'expliquer, il n'avait pris aucune mesure de répression qu'il avait promises au Conseiller. Depuis ce rendez-vous nocturne, il se sentait comme étranger à lui-même.

- Plus de troubles majeurs. Quelques agitations sporadiques subsistent, mais dans l'ensemble les soulèvements ont été matés : il n'y en aura plus trace dans quelques semaines, tout au plus, répondit enfin le conseiller spécial de l'empereur.

Depuis bientôt dix ans que Sahong avait accédé au trône, Giacconi avait coutume de lui faire tous les soirs un rapport très bref sur l'état global de l'Empire à la fin de la journée. Si des changements devaient être apportés à l'emploi du temps du lendemain, c'était traditionnellement à ce moment-là que l'Illustre Citoyen le décidait, selon son humeur - souvent changeante.

- Bien, il semble donc que mes peuples soient revenus à la raison, et que les quelques incurables sectaires aient été éradiqués. c'est un bon ouvrage, n'est-ce pas ?

- Oui... Oui, Illustre.

Sahong l'observa quelques secondes et remarqua :

- Tu m'as l'air absent, Jim. Tu devrais prendre un peu de repos.

Giacconi regarda son maître, l'air soucieux. il voulait lui parler de Moynahan mais se l'interdisait à la fois.

- Je... je le crois en effet, Illustre.

- Bien. nous avons donc terminé.

- Merci, Illustre, répondit Giacconi, s'apprêtant à quitter les appartements du Commandant en chef.

- A propos, peux-tu trouver Mallick et lui demander de me trouver de la compagnie pour cette nuit ? J'ai follement besoin de me détendre, intima Sahong avec un geste blasé de la main.

Alors toutes ces images que Giacconi avait vu mais avait refusé de regarder, tout ce sur quoi il avait fermé les yeux, en stoïque et fidèle serviteur de l'Empire et du trône, tout se bouscula dans son crâne et jaillit comme la lave ardente hors d'un volcan : ces regards toujours empreints de malaise des mignons et des courtisanes qui accompagnaient son maître dans ses nuits de "fête", cette terreur qui étreignait autant ceux frappés de disgrâce que ceux soudain portés par la faveur et surtout ces jeunes gens, filles et garçon, aperçus subrepticement au sortir des appartements de l'empereur, encadrés par les molosses de Sahong, tuméfiés, parfois même couverts de sang, victimes des débauches de cet homme, face à lui, qui réclamait plus de chair pour satisfaire ses appétits honteux.

Et Giacconi ne put se retenir d'imaginer son trésor, sa chair, son enfant, sa fille...

Quelle force l'étreignit, qui lui fit empoigner ce coupe-papier sur la table de bureau ? Il ne le sut, mais aussitôt ainsi armé il se jeta sur l'être abject qui s'était détourné et, glissant un bras sous son aisselle et appuyant sa main sur sa bouche avec une rage inouïe, il l'empêcha tout à la fois de crier et de s'échapper tandis qu'il lui lardait les lombaires de coups de lame, lui crevant les reins et les entrailles avec une frénésie vertigineuse, et l'allégresse de mille âmes vindicatives semblait soutenir le bras du vieux conseiller tandis que ses propres forces

se consumaient dans cet acte suprême : le sang du seigneur des bourreaux devenu victime condamnée se répandait sur le sol, noir comme l'âme de Sahong. Les deux hommes glissèrent dans cette mare atroce et Giacconi perdit sa prise sur l'empereur, mais lorsque celui-ci voulut appeler à l'aide ses gardes du corps il ne trouva aucun air dans ses poumons dix fois percés et sortirent seulement d'entre ses mâchoires du sang et des râles. Son serviteur était de nouveau sur lui, et usa de ce qui lui restait de force pour écraser sur le parquet souillé son aimable visage, défigurant la dépouille de l'empereur maudit comme les Anciens supprimaient les inscriptions sur les tombeaux pour condamner à l'oubli les défunts haïs.

Son ultime ouvrage achevé, le vieux conseiller sentit son coeur se figer dans sa poitrine, glacé par la mort, et s'effondra auprès du cadavre de Sahong.

Lorsque se mit à circuler la rumeur d'une nouvelle purge, la panique conduisit les membres du Conseil à comploter contre Sahong, conjuration qui aboutit en 2118 à l'assassinat de l'empereur. Le Conseil choisit alors, pour lui succéder, le général Adrian Peaker, très populaire dans l'armée après qu'il ait maté une insurrection en Mandchourie et Corée. Celui-ci dût pendant les premiers mois de son règne se débarrasser de la nomenklatura sahongienne, laquelle essaya à plusieurs reprises de l'assassiner. Vieux puritain sévère, Peaker entreprit de remettre de l'ordre dans les moeurs impériales et de guérir les peuples de la folie mégalomane de son prédécesseur, dont la propagande avait fini par imprégner de nombreux sujets de l'Empire. Toutefois, toute l'oeuvre du monstre ne passa pas à la trappe : si le nouvel empereur ne traqua pas les catholiques dans l'Empire comme se plaisait à le faire Noah Sahong, il n'abrogea pas non plus le Patriot Act VI..

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

La lutte de l'Empire américain contre l'Eglise était d'une certaine manière inévitable : la Papauté était depuis deux millénaires la dépositaire de l'héritage du précédent Empire universel, l'Empire romain. Les Papes pendant deux mille ans avaient, à l'instar des derniers empereurs romains, qui régnaient sur un empire divisé et devaient composer avec de multiples potentats censés leur être subordonnés mais en fait totalement autonomes, conduit la marche de l'Occident, et la diminution de leur influence avait coïncidé avec le développement de la puissance américaine, initialement protestante et donc déterminée à échapper à l'influence papale. Lorsque l'Amérique eut donc atteint son accomplissement avec l'Empire, c'étaient deux prétendants à l'empire universel qui se faisaient face : l'héritier du romain et le tenant de l'américain.

Félix Hi-Phuong, in L'Eglise sous l'Empire américain, 2745 après J.-C.

II - Le 97eme Conclave

Le fait que les populations civiles n'aient pas pris part à la persécution des catholiques organisée par Sahong incite l'honnête historien à admettre qu'il ne s'agissait pas alors d'une persécution religieuse mais d'une lutte politique d'un pouvoir de plus en plus envahissant contre la dernière véritable opposition interne. Néanmoins, on ne peut présumer du tour qu'aurait pris la traque de Sahong s'il n'avait été assassiné et remplacé par Adrian Peaker : sans doute la propagande anti-papiste de l'empereur aurait-elle fini par faire dégénérer un plan de terreur politique en massacre généralisé, comme cela devait se voir plus tard. Mais l'arrivée au pouvoir de Peaker trois mois à peine après l'assassinat du pape Romain II interrompit cette marche des choses.

(...)D'après des études récentes, la persécution de Noah Sahong aurait fait entre trois cent et cinq cent mille morts, près d'une dizaine de millions de victimes d'humiliations, mauvais traitements, emprisonnement ou déportation. Elle entraîna plusieurs dizaine de millions d'abjurations de la foi catholique, qui pouvait être un moyen d'échapper aux exactions de la police politique impériale.

Félix Hi-Phuong, in L'Eglise sous l'Empire américain, 2745 après J.-C.

Sur 119 cardinaux-électeurs au jour de l'assassinat du pape Romain, seuls quarante-six, six mois plus tard, soit trois mois après l'accession au trône d'Adrian Peaker, étaient encore libres, fidèles et en vie. Ceux-ci se réunirent, quelque part dans la banlieue de Washington, pour élire un nouveau pape.

- Pensez-vous vraiment que ce Peaker nous laissera reprendre la place qui était la nôtre avant Sahong ?

- Certainement pas, fit Corta en remuant sur son siège. Il a éludé la requête qui lui a été présentée de restituer le Vatican. C'est terminé, nous ne sommes plus les bienvenus chez les Américains.

- Dans ce cas, avant d'élire un pape, il faudrait peut-être se demander ce que signifie désormais une papauté ! objecta Missiglione.

- Vous sous-entendez qu'il n'y a plus lieu d'élire un pape ? Que l'Eglise peut s'en passer ? s'offusqua Mang-Zomin.

- Je veux simplement dire que nous sommes confrontés à une situation complètement nouvelle : nous n'avons plus d'état du Vatican, cela signifie que le nouveau pape devra gérer l'Eglise d'une manière tout à fait différente : notre administration a été décimée et dispersée, de nombreux outils institutionnels ont été anéantis, nous ne savons même plus où habitera le souverain pontife ! Ou bien devra-t-il redevenir nomade, comme au temps de Saint Pierre ? Nous ne pouvons pas éviter de répondre à ces questions ! se défendit Missiglione.

- La papauté pourrait s'installer au Brésil, intervint Corta. Dans mon pays la proportion de catholiques dans la population est encore forte et le gouvernement n'a aucune hostilité à notre égard.

- Pour l'heure, certes, mais plus tard ? remarqua Marquay. Dans dix, vingt ans ? Les protestants évangéliques - ou plutôt américanistes, car leur doctrine n'a plus grand-chose à voir avec le message du Christ - gagnent du terrain sur nous en Amérique du Sud. Si nous installons la papauté là-bas et que dans une décennie leur prend la même folie meurtrière que celle de Sahong, ou même si les Américains décident de nous traquer jusque là-bas... Survivrons-nous à une répétition des récents événements ? Nous avons la responsabilité de l'intégrité de l'Eglise : si nous exposons la nouvelle papauté aux exactions d'un deuxième Sahong, nous risquons un éclatement de l'Eglise, et à terme une dispersion des dogmes, un éparpillement de la doctrine, bref un retour aux grandes hérésies qu'il fut si coûteux de surmonter...

- Il ne faut pas pour autant fuir devant le danger : si l'Amérique en a après nous, nous serons toujours à sa portée. Notre rôle est celui de pasteurs, nous devons mener le troupeau, et le bon berger ne s'abrite pas de la tempête dans sa cabane pendant que les loups se jettent en meute sur ses brebis.

Tous les regards des cardinaux se braquèrent sur celui qui venait de parler. Il était le benjamin de la vénérable assemblée, nommé peut-être avant la mort de Romain II à l'âge de quarante-six ans. Le cardinal Modino.

- Certes, répliqua Marquay, mais il ne faut pas non plus risquer de laisser le troupeau sans bergers. Notre assemblée ici est la moitié de ce qu'elle devrait être : une nouvelle saignée et l'Eglise sera complètement décapitée !

- C'est possible, mais vous croyez qu'une quelconque précaution sera susceptible de mettre l'Eglise à l'abri ? Elle est en péril du fait même de sa création. Le monde a engendré l'Empire américain et l'Empire américain nous rejette, aujourd'hui. Pensez-vous que cela était évitable ?

- Alors que préconisez-vous ? s'enquit finalement Corta au nom de toute l'assemblée hésitante des cardinaux.

- Un tyran ne s'attend pas à trouver ses adversaires sous son trône. La papauté devrait s'installer à Washington, là où elle sera le plus rapidement au courant des volontés impériales, là où elle pourra le plus vite possible donner le coup de barre qui permettra d'éviter les prochaines déferlantes. Si le monde actuel met en péril l'existence de notre collègue, alors il faudra l'élargir, de façon à ce qu'il y ait toujours une assemblée prête à élire un nouveau pape, répondit sereinement Modino.

Les cardinaux observèrent avec étonnement le plus jeune d'entre eux.

- Et pour maintenir la cohésion de l'Eglise malgré le fossé de plus en plus grand entre la Grande Union et le monde non-américain, que faudrait-il faire ? lui demanda Missiglione.

Quelques heures plus tard, Modino devenait le nouveau pape sous le nom de Romain III.

L'Âge d'or

Le "siècle d'or" de l'Empire américain est traditionnellement daté de 2118 à 2188. Dans cet intervalle régnèrent certains des plus grands empereurs de l'histoire de l'Empire, mais surtout le monde non-américain, pris dans une sorte de léthargie provoquée par les difficultés économiques et les dissensions internes en partie dûes à l'habileté des diplomates impériaux, laissa à l'Amérique le loisir d'affermir son contrôle sur les territoires de la Grande Union, d'oeuvrer à l'unité des provinces et à la consolidation de la prospérité presque uniformément acquise. C'est véritablement grâce à cette torpeur du monde non-américain que les Etats-Unis, qui commencèrent peu après un long déclin économique et culturel, purent maintenir leur primauté sur l'Europe et l'Asie orientale (Chine, Corée et Japon) qui retrouvaient ou atteignaient de nouveaux sommets de prospérité et de civilisation - aussi bien fut-ce un objectif essentiel de la grande réforme administrative opérée par Taikachi, dont le seul avènement évoque l'ascension des peuples de l'Empire hors Etats-Unis.

Durant ces soixante-dix ans, les évolutions sociétales amorcées dès la fin du long règne de Pierce Gallagher et qui avaient agité de spasmes violents celui de Noah Sahong s'épanouirent dans un Empire que rien ne semblait menacer dans sa cohésion ni dans son avenir : la puissance présidentielle des empereurs y veillait, parfois avec brutalité.

La paix américaine fit incontestablement de cette époque la plus glorieuse depuis l'Empire romain. Cette période est nommée par les historiens de l'art comme celle de la culture américaine "classique" et presque unanimement considérée comme son apogée. Jamais une si grande part de l'humanité n'avait été jusqu'alors portée simultanément à un tel degré de civilisation. Les masses de gratte-ciel qui se dressaient fièrement au coeur des plus puissantes villes américaines étaient copiées partout dans l'Empire et constituaient le symbole le plus évocateur de la richesse et de la suprématie américaines. L'Empire américain était l'achèvement de la mondialisation.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

Sous les règnes, assez libéraux, de Taikachi, Harris et Safford, le poids de l'Etat impérial devait être relativement imperceptible pour le citoyen de l'Union lambda : il semble même, d'après les témoignages apportés par les documents de l'époque (journaux intimes, mémoires...) que la vie ressemblait fort, exception faite des progrès technologiques qui ajoutaient encore au confort des individus, à ce qu'elle avait été au début du XXIème siècle puis sous Ciaran, Gallagher et Cokrane. Le fait que la Grande Union, nom de scène de l'Empire américain, n'ait éveillé lors de sa création pratiquement aucune méfiance dans les peuples des pays soumis à la puissance américaine est probablement en grande partie dû à cette imperceptibilité du changement opéré : il y avait toujours à manger, du travail, du sport, des journaux et des campagnes électorales internes, et les changements visibles étaient systématiquement approuvés publiquement par les autorités nationales : rien ne parut jamais imposé, aussi tout fut accepté avec la plus grande aisance par l'écrasante majorité des populations, et le pouvoir américain put facilement faire passer les rares contestataires pour des empêcheurs de tourner en rond.

(...) C'est également à cette époque que les peuples hors de l'Empire se mirent systématiquement à parler des "américains" pour désigner tous les individus qui lui étaient soumis, preuve de l'assimilation de l'ensemble de la Grande Union à la puissance des Etats-Unis aux yeux du monde non-américain.

Jon Pein, Vie quotidienne des citoyens de l'Empire américain, 3744 après J.-C.

I - Hiro Taïkachi

TAÏKACHI (Hiro, dit Henry ; Osaka 2075 - Washington 2153) : Empereur américain (2130 - 2153), le premier d'origine purement non-américaine. Succédant à Adrian Peaker, c'est sous son règne que fut élaborée et promulguée la Loi Fondamentale des Echanges. Excellent administrateur et grand bâtisseur, il réorganisa l'Empire en Intendances et redonna du poids au Conseil de la Grande Union.

Dictionnaire Royta des noms propres, 3776 après J.-C.

Dans l'Histoire de nombreux auteurs, de Sénèque à Erasme, ont décrit le prince idéal pour critiquer de manière indirecte ceux qui étaient alors en place. Sous Henry (Hiro de son vrai prénom) Taïkachi, le portrait n'aurait sans doute que peu différé de la personnalité de l'homme assis sur le trône impérial : avisé, poussé vers l'excellence par l'ambition, soucieux de la grandeur de l'Amérique autant que du bien-être de ses peuples, son règne fut celui d'un individu aussi conscient de sa charge que sûr de son pouvoir : un règne libéral et prolifique à la fois, dont l'oeuvre majeure fut la Loi fondamentale des Echanges, sorte de Constitution de l'économie impériale qui raisonnait enfin le capitalisme, comme les premières constitutions avaient civilisé les rapports politiques, cent cinquante ans après sa victoire sur le communisme.

Certes, ce grand projet avait été évoqué par de nombreux juristes, économistes et sociologues depuis le début du XXIème siècle, et la plupart des concepts et mécanismes apparaissant dans le texte promulgué avaient déjà été élaborés par ces auteurs avant l'avènement de Taïkachi, mais il demeure que sans la volonté politique et sans le processus engagé par l'empereur dès les premiers mois de son règne, il n'est pas certain que le projet n'eut pas mis encore un siècle à aboutir.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

La persécution de l'Eglise catholique relancée par Taïkachi est un bémol qui doit être mis au portrait idyllique souvent fait de cet empereur : sans chercher à nier les apports de son règne, qui constitua l'un des sommets de la civilisation américaine, il faut en effet souligner ces mesures comme tempérant sa réputation d'empereur libéral.

Dès 2132, Taïkachi décida de mettre en oeuvre certaines dispositions du Patriot Act VI quasi-ignoré sous Peaker, après la guerre victorieuse - modeste, certes, mais qui devait ajouter à l'aura de l'empereur - contre la ligue d'états d'Amérique du Sud constituée autour du Brésil : les catholiques étant encore très nombreux en Amérique du Sud malgré la progression du culte évangélique, Taïkachi, par un raccourci intellectuel décevant pour un homme de sa trempe, craignit qu'un mouvement de sympathie envers l'ennemi ne mît en péril l'équilibre de certaines provinces de l'Empire à proportion importante de chrétiens catholiques - en particulier la Chine et le Mexique - et n'entraînât des soulèvements. Certes cette persécution fut psychologique et non physique : loin de traquer, d'arrêter et de déporter comme l'avait fait Noah Sahong, Taïkachi se contenta de faire établir des listes recensant les catholiques dans l'Empire de manière à garder un oeil sur leurs communautés et prévenir les troubles redoutés ; toutefois ces mesures contribuèrent à accroître la méfiance des populations envers les catholiques et eurent, à long terme des conséquences bien plus graves.

Félix Hi-Phuong, in L'Eglise sous l'Empire américain, 2745 après J.-C.

II - Stephen Harris

Certains historiens se sont montrés mauvaises langues en disant que le successeur de Taikachi avait discoursu plus qu'il n'avait gouverné, avait voyagé plus qu'il n'avait dirigé. Certes Harris aimait tant voyager qu'il se rendit même sur Mars visiter les diverses installations scientifiques oeuvrant activement à la terraformation de la planète depuis William Cokrane, voyage qui dura au total près de six mois, faisant de lui le premier chef d'état à s'envoler pour une autre planète, mais il faut rappeler que, loin de constituer une absence mettant en péril la stabilité du trône impérial, ce voyage fut médiatisé de façon inégalée, faisant chaque jour l'objet d'émissions spéciales, l'expédition étant présentée, d'une manière un peu pompeuse, comme un acte glorieux au service de l'unité de l'Empire américain surpassant les obstacles du vide sidéral.

En réalité Harris hérita d'un Empire dont les rouages étaient si bien graissés qu'il se gouvernait pratiquement seul : les Intendances mises en place par Taikachi, placées en grande partie sous l'autorité d'un Conseil régénéré, administraient efficacement les territoires de l'Empire et l'économie, soumise à la jeune Loi Fondamentale des Echanges, tournait à plein régime dans l'ensemble humain le plus prospère que l'humanité eut jamais connu.

Harris, qui était un homme énergique et avide d'agir, était aussi trop sage pour chambouler par orgueil un système qui fonctionnait aussi bien. Cultivé et féru de culture européenne, en particulier les arts français du Grand Siècle et des Lumières, il se tourna naturellement vers les savoirs, les arts et l'éducation : il fut un mécène éclairé et sillonna l'Empire, fondant des universités, bâtissant des bibliothèques. On peut dire avec Sutton que chez lui même les goûts étaient étroitement mêlés avec le sens politique : sa francophilie le conduisit à user des vieux liens unissant la France à l'Afrique pour déstabiliser le front anti-américain entretenu par les puissances non-américaines sur ce vaste continent. Il se fit le promoteur assidu d'une culture Euro-américaine comme base civilisationnelle de l'Empire, mesure qui devait faciliter l'assimilation des masses de plus en plus nombreuses d'immigrants venus du monde non-américain. A cette fin il instaura une citoyenneté de l'Union américaine - le nom qu'avait pris la Grande Union dans les textes officiels depuis Adrian Peaker - et décida la création de fêtes "nationales" de l'Empire, célébrées dans tous les territoires de la puissance américaine, qui devaient servir à propager l'idée que l'Empire américain était l'aboutissement de la civilisation, héritier de la Grèce, de Rome et de la Chrétienté. Des parades et des cérémonies pseudo-religieuses devinrent rituelles lors de ces fêtes, orchestrées par le pouvoir appuyé sur une sorte de clergé de fonctionnaires. Ces manifestations ressemblaient à la fois aux conventions tenues par les partis politiques et aux shows démesurés des télévangélistes. Le refus systématique des catholiques de participer à ces événements et, plus encore, leur critique acerbe de cette dénaturation du message chrétien coûta l'internement à de nombreux fidèles de l'Eglise romaine et la vie du pape Sixte VI. Pour se donner les moyens de lutter contre cette opposition - bien qu'il ne fut jamais nommé question des catholiques - à son projet d'uniformisation idéologique de l'Empire, Harris fit voter par le Conseil le Patriot Act VIII qui faisait du respect de ces fêtes impériales une obligation juridique des citoyens de l'Union : par conséquent leur critique devenait un délit. Très rapidement tous les catholiques inscrits sur les listes des renseignements furent soupçonnés, puis accusés de saper l'autorité impériale et furent emprisonnés ou déportés. Lorsqu'il estima avoir fait assez d'exemples, Harris prit la décision - qu'il pensa sans doute magnanime - d'octroyer aux catholiques poursuivis le droit à un procès avant toute sanction. Si cette décision fit chuter le nombre "d'affaires" impliquant des citoyens catholiques, leur communauté à l'intérieur de l'Empire avait été, politiquement, extrêmement affaiblie, la

plupart des fidèles de l'Eglise qui avaient occupé de hauts postes dans l'administration impériale ayant été limogés ou condamnés.

Calixte Aurèle, in Histoire américaine, 2445 ap J.-C.

III - Franklin Safford

Le fait que Safford soit souvent considéré comme un empereur fallot au règne sans grand relief est sans doute l'une des plus importantes injustices perpétrées par les historiens de l'Empire américain. Son passage sur le trône impérial souffre sans doute de la comparaison avec la grandeur éclatante de Taïkachi et la flamboyance débonnaire d'Harris, mais il faut rappeler que c'est durant ce temps que la paix américaine atteignit son apogée : aucun conflit, aucune tension ni aucun mouvement séparatiste parmi les nations soumises à l'hégémonie américaine ne vint troubler la quiétude de l'ordre américain sur le monde. En outre, et cela n'est pas à négliger, il refusa de durcir la législation à l'encontre des catholiques malgré la pression de l'opinion publique et des lobbies protestants évangéliques - dont l'influence devait encore s'accroître après son règne - et ne fit pas appliquer celle qui existait déjà : même si certains historiens lui reprochent d'avoir été trop faible pour l'abroger, il faut mettre à son crédit une tolérance et un esprit de conciliation sans doute unique chez les empereurs américains.

Henri Sodal, in Histoire générale de l'Empire américain, 2630 ap J.-C.

Le plus doux des coeurs et le plus sain des esprits.

Archibald Sutton, Les Présidents du Conseil, 2197 ap J.-C.

On observe à partir du règne d'Adrian Peaker, et cela se confirme sous Taïkachi et Harris, un assez remarquable retournement culturel de l'Amérique dans le domaine cinématographique, et plus largement dans l'imaginaire de la nation américaine. Aux XXeme et XXIeme siècles, le type du héros américain était un homme qui luttait pour sauver les siens, mais souvent contre l'avis d'autorités empêtrées dans la suffisance et la pusillanimité. C'était l'individualisme qui était exalté, et toujours instillée la méfiance envers toute forme de gouvernement, par essence encombrant et excessif, voire corrompu. Cet éloge permanent d'une valeur américaine centrale, l'initiative individuelle, était toujours prégnant sous Gallagher et même encore sous Sahong. Au XXIIeme siècle, toutefois, l'on vit apparaître un nouveau standard du héros, suivant vaillamment les directives les plus périlleuses de sa hiérarchie, de sa famille ; lorsqu'il s'y conformait, le succès se trouvait au bout de l'épreuve. S'il s'en détournait pour suivre son intuition, c'était l'échec et la catastrophe : ainsi se trouvèrent finalement célébrés l'effort pour la communauté, la confiance dans l'appareil, bref la collectivité plutôt que l'individu.

Ce changement culturel radical accompagnait un étatismisme de plus en plus pesant, au moins sur le vieux territoire américain, et fut peut-être une des causes du déclin des Etats-Unis au profit d'autres régions de l'Empire.

Reyjin Pher-Nong, Histoire culturelle des Etats-Unis d'Amérique, 3699 ap. J.-C.